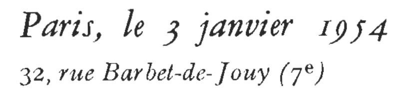

GENEVIÈVE FLUSIN
SAINTE GENEVIÈVE
PATRONNE DE PARIS
JEANNE BOUTE LES ANGLOIS
ÉTIENNE DE TOURNAI
St ÉLOI
LES NORMANDS
CLOTILDE
CLOVIS
ATTILA
St LOUP
St GERMAIN
St AIGNAN
RAOUL AUGER
Ste GENEVIÈVE CONSTRUIT
Ste GENEVIÈVE RAVITAILLE LUTÈCE
Ste GENEVIÈVE GUÉRIT
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
19




Paris, le 3 janvier 1954

32, rue Barbet-de-Jouy (7e)

Mademoiselle,

En ce jour où nous fêtons sainte Geneviève, je vous remercie d'avoir si bien rappelé, en ces pages, la vie de notre Sainte Patronne. L'artiste, qui souligne si heureusement par ses dessins votre texte, mérite, comme vous, reconnaissance et félicitations.

Grâce à votre travail commun, les petits Parisiens - et d'autres encore - apprendront à mieux connaître cette belle figure, à l'aimer, à la prier. Les adultes eux-mêmes, en lisant votre récit fort attachant, rafraîchiront leurs souvenirs et auront à cœur de recourir plus volontiers à sainte Geneviève, en leurs difficultés.

Elle a donné, au cours des âges, tant de preuves de sa fidèle protection ! Elle a veillé sur Paris lors de ces invasions qui forment pour une part la trame de notre histoire nationale. Elle a vaincu, par son activité humaine, et surtout par sa prière et sa pénitence, la peste et la famine qui

ravageaient la Cité ! Elle continue, aujourd'hui comme hier, son incessante intercession en notre faveur, auprès de Dieu.

Puisse-t-elle nous garder toujours dans la confiance qui l'animait au moment des plus rudes épreuves ! Puisse-t-elle nous donner cette charité pour nos frères qui la caractérisait ! Puisse-t-elle conserver surtout au bon peuple de Paris la foi que saint Denis lui a apportée et que Clovis, grâce à Geneviève, est venu affermir en ses murs.

Avec l'expression renouvelée de ma gratitude et de mes félicitations, veuillez agréer, Mademoiselle, tous mes vœux pour le succès mérité de votre travail, et l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Maurice Card Feltin
Archev de Paris

Mme L. Murphy.



1 En ce temps-là... (cela se passait il y a plus de 1.500 ans), la France n'était pas encore la France. L'Empire Romain, dont la Gaule était l'une des principales provinces, touchait à sa fin ; et, déjà, Dieu préparait notre pays à la belle mission qu'Il voulait lui confier dans l'histoire du monde.

Pour cela, Il se servait des guerriers et des hommes d'Etat. Il envoyait des saints... Il choisit même une petite fille, une petite Gauloise : c'est son histoire qui est ici racontée.



2 En l'année 422, dans une charmante petite bourgade des bords de la Seine, vivait un ménage de Gaulois, bons citoyens romains.

Ils étaient mariés depuis de longues années et, à leur grand désespoir, ils n'avaient pas encore d'enfant. Aussi, l'annonce de la naissance prochaine d'un bébé fut-elle accueillie comme une réponse du Ciel aux prières nombreuses et ardentes faites à cette intention. Le papa et la maman désiraient avant tout avoir un garçon.



3 Ils furent un peu déçus (la maman surtout !) quand on leur présenta, souriante et bien portante, la délicieuse petite fille qui venait de naître.

Mais le papa la considéra tout de même comme un don de Dieu et il l'appela Geneviève. Dans le langage gaulois, cela se disait Genovefa, ce qui veut dire : « Fille du Ciel ».

Le baptême fut célébré dans la petite église paroissiale ; la marraine fut une noble dame, amie de la famille, habitant au cœur de la grande ville voisine.



4 Cette ville, c'était Lutèce, qui devait se transformer au cours des siècles pour devenir notre grand Paris. A ce moment-là, elle ne s'étendait que dans l'Ile de la Seine qui la protégeait des envahisseurs.

Son évêque s'appelait Marcel. Ses habitants étaient, en grande partie, des commerçants actifs et courageux ; le fleuve navigable favorisait le développement du commerce à une époque où il n'existait ni chemin de fer, ni avion et presque pas de routes...



5 Geneviève grandit sagement et pieusement dans la maison de ses parents à Nanterre.

Ce bourg est situé dans une boucle de la Seine, à un peu plus de deux lieues au nord-ouest de Lutèce, au pied d'une colline verdoyante qu'on appelle aujourd'hui le Mont Valérien.

Ses habitants sont généralement aisés ; ils savent utiliser les richesses naturelles qui les entourent, et vivent des produits de la pêche, de la culture et de l'élevage.



6 Les parents de Geneviève semblent très différents l'un de l'autre. Son père porte le nom d'un empereur romain qui s'appelait Sévère. C'est un très honnête homme, plein de respect pour Dieu et pour l'Eglise ; il gagne la vie de sa famille en faisant valoir les modestes domaines et terrains qu'il possède.

Sa mère, Géroncia, est connue comme un peu autoritaire et entière. Elle admet difficilement que la volonté de ceux qui l'entourent (voire même celle de Dieu) ne plie pas devant la sienne. La suite de cette histoire va nous le montrer.



7 Comme tous les Gaulois de cette époque, les parents de Geneviève sont très inquiets pour l'avenir : l'immense Empire Romain craque de toutes parts et les efforts des derniers empereurs sont impuissants à le reconstituer.

Les Gaulois sont divisés : les uns attendent d'être sauvés par Rome et lui restent fidèles ; les autres se rallient déjà aux Francs des bords du Rhin qui ont été souvent les alliés des Romains et qui sont installés en maints endroits. C'est l'incertitude la plus complète.



8 On redoute l'invasion. Comment oublier qu'en 406 les hordes barbares dévastèrent le pays? Les peuples germains saccagèrent alors d'immenses territoires : les Goths envahissant l'Italie et mettant Rome à feu et à sang, tandis que les Francs et les Burgondes s'attaquaient à la Gaule et l'occupaient en partie et que les Wisigoths faisaient de même en Espagne.

A Nanterre, comme dans toute la Gaule, on s'en souvient avec terreur ; les nouvelles sont mauvaises, l'avenir est bien sombre !



9 Geneviève est très intelligente, elle comprend pourquoi les gens sont si soucieux ; cela contribue à faire d'elle une petite fille très réfléchie et plus sérieuse que ne le sont d'ordinaire les enfants de son âge.

Elle aide sa maman aux soins du ménage, fait les courses, va puiser l'eau au puits qui se trouve dans le jardin, et rend de multiples services. On dit que Géroncia est sévère, exigeante ; Geneviève lui obéit gentiment, même quand elle n'est pas encouragée par un bon sourire.



10 Très souvent, et c'est une de ses occupations favorites, elle obtient la permission d'aller garder les moutons du domaine familial. Elle les mène paître sur les pentes toutes proches du futur Mont Valérien.

De là-haut, son regard scrute l'horizon ; il est attiré surtout du côté de Lutèce que l'on aperçoit au loin. Découvrirait-elle la maison de sa marraine ? Pourquoi pas, puisqu'elle voit nettement les hautes murailles des fortifications et même le toit de la basilique Saint-Etienne ?



11 Elle goûte ce silence du Mont, car elle se sent là plus près de Dieu. Comme plus tard les saintes bergères de Domremy, de Pibrac, de Lourdes, elle trouve le sens de la prière en gardant ses troupeaux.

Elle prie souvent : aux champs, dans sa chambrette, mais surtout dans la petite église de Nanterre qui fut autrefois un temple païen. Le nom même de Nanterre — qui, à l'époque, s'appelait Nemetodurum — signifie d'ailleurs : temple et place forte.

C'est ainsi que Geneviève grandit tout tranquillement. Elle vient d'avoir sept ans quand survient un événement qui va bouleverser sa vie.



12 La religion du Christ, qui s'était rapidement répandue dans tout le monde alors connu, est menacée par les hérésies, c'est-à-dire de fausses doctrines qui répandent l'erreur. L'une d'elles, en particulier, risque de faire de grands ravages : elle est prêchée en Grande-Bretagne par un orgueilleux du nom de Pélage, qui nie la nécessité absolue de la grâce de Dieu. L'erreur semble se propager très vite, et le Pape Célestin décide d'envoyer deux grands évêques gaulois pour la combattre.



13 Les deux envoyés sont Germain, évêque d'Auxerre, et Loup, évêque de Troyes.

Le premier avait fait à Rome de brillantes études, puis, devenu officier, il avait mené une vie très frivole. Mais ensuite, il se convertit et devint à tel point vertueux, qu'en 418 il fut élu par le peuple — selon les coutumes de l'époque — comme évêque d'Auxerre.

Loup avait été marié; après la mort de sa femme, il devint prêtre et, en 426, évêque de Troyes.

Pour se rendre en Angleterre, les deux évêques commencent par descendre la Seine et, un soir de l'année 429, ils abordent à Nanterre.



14 Pourquoi s'arrêter dans cette petite bourgade?

Pour se reposer sans doute...

Pour prier aussi...

Mais, surtout, pour répondre à une inspiration certaine du Saint-Esprit.

L'annonce de l'arrivée des deux missionnaires se propage rapidement : « Quel honneur pour notre petite ville ! — Il faut les recevoir dignement ! » Et, vite, on décore les maisons, les rues; on se précipite, on s'affaire, on court à leur rencontre, on veut être parmi les premiers à les saluer...



15 Quelques instants plus tard, il y a foule auprès des deux évêques. Tout le monde est là : hommes, femmes, enfants; il y a même une bousculade, tant on se presse pour entourer les deux prélats avant même qu'ils aient atteint l'église.

Parmi la foule, Geneviève, accourue sans ses parents, est bousculée comme les autres.

Enfin, voilà les évêques qui se frayent péniblement un passage.

Soudain, Germain s'arrête. Son regard scrutateur semble chercher quelqu'un; il se fixe, sans hésiter, sur Geneviève.



16 Il demande qu'on la lui amène.

« Comment t'appelles-tu? », lui dit-il doucement.

« Geneviève », répond-on de tous côtés.

« Quels sont ses parents? »

On s'en va quérir Sévère et Géroncia.

« C'est là votre petite fille? reprend l'évêque. Comme vous devez être heureux d'avoir donné le jour à une pareille enfant! Si vous saviez la joie que sa naissance a provoquée au Ciel parmi les anges ! Elle sera grande devant Dieu et, par sa vie, elle convertira beaucoup de pécheurs ! »



17 S'adressant alors à la fillette :

« Ma fille Geneviève, réponds-moi franchement.

— Parlez, Père. Votre servante vous écoute. Que dois-je faire ?

— Veux-tu te consacrer au Christ, devenir son épouse en te donnant à Lui corps et âme ?

— Soyez béni, Père, de me demander ce que je désire le plus au monde. Oui, je le veux, et je vous supplie de prier Dieu pour que je puisse l'accomplir.

— Aie confiance, ma fille ; si tu es fidèle au Seigneur, Il sera ta force et ton secours. »



18 On entre dans l'église. L'évêque prend l'enfant à ses côtés et lui impose les mains durant l'office.

Puis il demande à Sévère de lui ramener la fillette le lendemain matin.

« Bonjour, ma fille Geneviève, lui dit-il. Te rappelles-tu ce que tu m'as promis hier ?

— J'ai promis à Dieu et à vous, Père, de vivre toute ma vie, avec la grâce divine, dans une parfaite pureté d'esprit et de corps. »



19 Germain avise alors par terre une pièce de monnaie en cuivre portant le monogramme du Christ. Il la ramasse et l'attache au cou de l'enfant, en lui disant : « Tu la porteras sur ta poitrine en souvenir de ce jour. Tu n'auras jamais d'autre parure, ni au cou, ni aux doigts ; car, si le goût des parures mondaines te séduisait, c'en serait fait pour toi des éternelles et célestes splendeurs. »

Puis il lui dit adieu, lui recommandant de penser souvent à lui dans sa prière, et poursuit sa route avec son compagnon.



20 Dès lors, tout est changé pour Geneviève.

Entre elle et Dieu, auquel elle vient de se donner, d'abord...

Entre elle et ses parents qui ne peuvent plus la considérer comme une petite fille semblable aux autres...

Entre elle, ses petites amies et le village entier témoins de cette rencontre... N'est-elle pas « la » petite fille remarquée par les évêques ?

Les uns l'admirent, d'autres l'envient, beaucoup la jalousent...



21 La plupart ne comprennent surtout pas ce choix de l'évêque.

Comment un ministre du Seigneur, si grand soit-il, peut-il inciter une enfant de sept ans à faire une telle promesse? Son intelligence est très vive, certes ! Mais sait-elle ce qu'elle fait? A quoi elle s'engage?

Ceux qui disaient cela oubliaient que le Seigneur peut parfaitement révéler à un saint les destinées particulières d'une âme privilégiée. Cette rencontre ne fait que fortifier Geneviève dans une résolution déjà prise en secret au fond de son jeune cœur.



22 Mais ses parents ont du mal à le comprendre, et la vie de famille en est toute changée. Les paroles de Germain ont détruit d'un seul coup tous les rêves humains accumulés depuis sept ans par des parents très aimants. Ceux-ci sont-ils assez chrétiens pour offrir au Seigneur ce grand sacrifice?

Sévère, plus souple, s'abandonne généreusement à la volonté de Dieu. Mais Géroncia sera longue à comprendre que l'enfant qu'elle a mise au monde ne lui appartient pas et qu'elle ne doit, en aucun cas, contrarier en elle une vocation si nettement manifestée.



23 « L'enfant est jeune, se disait-elle ; elle peut changer d'idée. Si je l'empêche de fréquenter l'église trop souvent, si je l'oblige à mener la même vie que ses compagnes, elle pensera de moins en moins à la promesse faite à Germain et elle finira par vivre comme les autres. »

Mais Géroncia ne savait pas que ce que Dieu garde est bien gardé et qu'Il peut donner de rudes leçons à ceux qui empêchent les petits enfants d'être fidèles à sa grâce.

Voici ce qui arriva :



24 Un jour de grande fête paroissiale — c'était quelques mois, peut-être un an, après le passage des évêques — Géroncia refuse durement à sa fille la permission de se rendre à l'église. Geneviève insiste, pleure et s'écrie : « Il faut tout de même que je fréquente l'église si je veux tenir la promesse faite au bienheureux Germain d'être un jour à Jésus-Christ ! »

Furieuse de cette réponse, et hors d'elle-même, Géroncia lève la main sur sa fille et la gifle violemment.

Est-ce l'excès de sa colère, est-ce une épreuve salutaire? La pauvre mère, brusquement, perd la vue.



25 Cette maman, dont l'âme et l'esprit étaient aveugles sur les destinées de sa petite fille, en un instant se trouve privée de la vue du corps.

Il fallait peut-être cette souffrance et cette infirmité pour lui faire comprendre que la vue des choses du « dedans » est préférable à celle des choses extérieures ; et aussi pour lui permettre de réfléchir, de penser ; et surtout pour lui faire admettre qu'elle ne doit pas s'opposer à sa Geneviève qui a besoin de toutes ses forces pour être fidèle à l'appel d'En-Haut.



26 Comme elle souffre !

Dans son corps, bien sûr ! Elle, vive et active, vaquant sans arrêt aux soins de sa maison, ne peut plus faire un seul pas sans l'aide de Sévère ou de Geneviève !

Elle passe de longues heures assise, méditant. Elle songe à sa fille, si douce, si bonne, si pieuse... « Pourquoi l'ai-je contrariée et frappée, dit-elle. Mon Dieu, je Vous la donne, mais faites que je voie ! » Et longuement, elle pleure.



27 Geneviève au cœur aimant souffre autant que sa maman. Elle se fait pour elle de plus en plus douce, attentive à ses moindres désirs. Elle la remplace aux soins du ménage et devient partout son guide.

Souvent aussi, elle pleure en songeant qu'à cause d'elle sa mère est aveugle. Elle prie avec ferveur : « Mon Jésus, ma chère maman a compris qu'il fallait qu'elle me donne à Vous ; ne prolongez pas plus longtemps son épreuve. Rendez-lui la vue, je Vous en supplie ! Faites qu'elle voie ! »



28 Durant 21 mois, elle prie avec ardeur !

Or, un jour, Géroncia dit à sa fille : « Va puiser de l'eau au puits et apporte-la moi. »

Geneviève s'y rend en hâte, et ne peut s'empêcher de pleurer un instant sur la margelle en pensant à l'infirmité de sa mère.

De retour, elle pose le vase d'argile près de Géroncia. « Fais un signe de croix sur cette eau », dit celle-ci. Sans comprendre, Geneviève obéit. Avec cette eau, Géroncia se frotte les yeux, une fois, deux fois, trois fois, en invoquant le Ciel et... ô miracle ! peu à peu, la vue lui est rendue.



29 Cette guérison confirme Géroncia dans ses bonnes intentions. Elle comprend que, aveugle à cause de Geneviève, c'est aussi par elle qu'elle est guérie.

Aussi, à partir de ce jour, lui laisse-t-elle une plus grande liberté.

Les années passent, Geneviève grandit. Aidée par les prêtres de sa paroisse, elle se prépare au grand jour de sa consécration. Elle visite les pauvres, les malades. Selon la coutume, elle continue d'habiter dans la maison de ses parents.



30 Enfin, elle est admise à la consécration officielle. Elle a tout juste quinze ans, alors que l'âge habituel est d'environ vingt-cinq ans.

L'évêque Marcel préside la cérémonie. Etant la plus jeune, Geneviève se place la dernière des trois jeunes filles qui vont prononcer leurs vœux. Inspiré du Saint-Esprit, l'évêque dit : « Que celle qui est la troisième s'avance la première, puisqu'elle a déjà reçu du Ciel sa consécration. »

Geneviève passe devant avec modestie; l'évêque Marcel reçoit sa promesse et lui remet le petit voile violet qui, désormais, couvrira sa tête.



31 A cette époque, il n'y avait pas encore de monastères, et la plupart des vierges consacrées demeuraient dans leur famille.

Ainsi en est-il pour Geneviève qui, dès ce jour, occupe au chœur, avec ses compagnes, la place qui leur est réservée dans les cérémonies liturgiques.

A part cela, extérieurement sa vie n'est pas changée. Elle se fixe de plus en plus dans la prière, la mortification, les visites charitables.

Cependant, les années passent... Sévère et Géroncia vieillissent. Le Bon Dieu les rappelle à Lui la même année. Geneviève a environ vingt ans.



32 La voilà seule à Nanterre. Va-t-elle y rester? L'Eglise recommande aux vierges consacrées qui n'ont plus de famille de se joindre à de pieuses femmes.

Sa marraine l'invite à quitter son pays natal pour demeurer auprès d'elle à Lutèce; elle y consent volontiers.

Elle dit adieu à tout ce qui fut son enfance, sa jeunesse. Une dernière fois, elle entre prier dans la petite église où Germain la reçut, elle s'assied sur la margelle du puits, elle ferme la maison familiale... c'est fini, elle part.



33 Un dernier adieu aux amis, aux voisins... un dernier regard au paysage familier... Tournant résolument le dos au passé, Geneviève s'en va vers sa nouvelle vie.

Au passage, elle salue rapidement la colline si pleine de souvenirs ; puis elle remonte le cours de la Seine. Tout en marchant, elle prie le Seigneur de l'aider dans la nouvelle vie qui s'ouvre pour elle.

Enfin, la Cité lui apparaît, entourée de ses hautes murailles. Elle franchit le pont, traverse les rues étroites, bruyantes et agitées. Quel changement avec le paisible Nanterre ! Elle se hâte de rejoindre la demeure où l'attend sa marraine.



34 Là, elle reçoit l'accueil le plus chaleureux. C'est une riche maison, située dans le palais du Gouverneur, près du Forum, à l'emplacement actuel du parvis de Notre-Dame.

On lui réserve la disposition de quelques pièces où elle pourra en toute liberté prier et vaquer à ses charitables occupations.

Elle sort fréquemment de la maison, et c'est toujours pour quelque visite charitable, ou pour aller prier dans l'église Notre-Dame toute proche, un ancien temple de Jupiter.



35 Le maître de la maison (le mari de sa marraine) est un notable de Lutèce. Ses fonctions l'obligent à donner souvent de grandes réceptions où les dames du monde rivalisent d'élégance, et où se côtoient les plus hauts personnages de la noblesse et de l'armée.

Geneviève doit y paraître la plupart du temps. Elle y est fort recherchée à cause de sa vive intelligence et de son aimable simplicité.

N'est-ce pas pour elle une tentation? Ne *risque-t-elle* pas d'être attirée par une vie plus facile?



36 Mais elle ne saurait regarder en arrière : sa volonté est inébranlable.

Pour ne pas se laisser entraîner, elle redouble ses prières et ses pénitences.

Qui, parmi ses amis, soupçonnerait l'austérité de sa vie? Elle jeûne tous les jours, sauf le jeudi et le dimanche ; elle s'abstient totalement de viande, de poisson, de vin et de boisson fermentée, se nourrissant exclusivement de pain d'orge et de fèves cuites à l'huile. Ce qui ne l'empêche pas d'être affable, souriante; toujours au service de tous.



37 Brusquement, la maladie la terrasse : son corps est entièrement paralysé, ses membres sans force et comme disloqués. Ses souffrances sont atroces. Malgré les soins qui lui sont prodigués, le mal s'aggrave ; durant plus de trois jours, elle demeure comme morte, sans connaissance.

En revenant à elle, elle raconte que pendant son sommeil un ange « l'a transportée au séjour des bienheureux ».

Les difficultés peuvent surgir, elle est prête à les affronter ; le souvenir de cette extase lui en donnera la force.



38 Vivant constamment en la présence du Seigneur, elle obtient le don de lire dans les cœurs. On ne peut rien lui cacher, elle sait la vérité et la dévoile à ceux qui cherchent à la tromper. Cela ne plaît pas beaucoup aux hypocrites qui, pour se faire bien voir, viennent consulter Geneviève ! Les mauvaises langues commencent à parler d'elle :

« D'abord, d'où vient donc cette jeune fille ?
— Que faisait-elle avant d'être à Lutèce ?
— De quelle façon vit-elle ? »

On l'épie ; ses moindres actes sont interprétés avec malveillance ; les médisances sont colportées à Nanterre, et les mauvaises langues s'agitent.



39 Même ceux qui l'admirent et l'estiment lui font du tort car ils parlent trop d'elle, et souvent maladroitement, ce qui excite la jalousie des autres. Les calomnies les plus infâmes circulent sur son compte et lui sont rapportées. Geneviève reste calme, ne cherche pas à se disculper ; elle sait que le Seigneur la garde, et saura bien la défendre !

A cette époque, Germain doit se rendre à nouveau en Grande-Bretagne où l'hérésie menace de renaître. Cette fois, c'est Sévère, évêque de Trèves, qui l'accompagne.

Comme la première fois, les Parisiens viennent l'accueillir ; tout de suite, il demande des nouvelles de Geneviève.



40 « Comment ? Il y pense encore ? Hélas ! Geneviève ne le mérite pas. Elle est bien loin d'avoir justifié les espérances qu'il avait mises en elle ! »

Soupçonnant la perfidie, Germain ne se laisse pas émouvoir. Il veut voir par lui-même, et se rend directement et ostensiblement chez Geneviève qu'il trouve en prière. Il la salue avec un grand respect et fait d'elle un éloge qui confond les calomniateurs. Après l'avoir recommandée au peuple de Lutèce, il poursuit sa route.

Ils ne devaient plus se revoir sur cette terre : en 448, Germain mourait au cours d'un voyage à Ravenne. Paris l'honore spécialement en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.



41 A partir de ce jour, Geneviève devient la femme la plus connue et la plus en vue de tout Paris. Avec ses amies Anne et Céline, elle fonde le premier couvent de femmes près de l'église Saint-Jean-le-Rond.

Elle est prête pour la mission extraordinaire que le Bon Dieu va lui confier.

Hélas ! les bruits de guerre et les dangers d'invasion n'ont pas cessé depuis sa petite enfance. Les Gaulois sont constamment à l'affût des renseignements qui arrivent de l'Est où se situe le danger. Les Romains ne sont plus assez forts pour les défendre ; devront-ils s'appuyer sur les Francs?

En 451, parvient la terrible nouvelle !



42 Attila, « le fléau de Dieu », déferle à la tête de ses Huns !

L'armée se compose de 500.000 hommes que suivent, dans des chariots cahotants, les femmes et les enfants, soit plus d'un million de personnes.

Ce peuple guerrier et nomade ne se fixe nulle part. Dès qu'une région a été suffisamment pillée, dévastée, on replie les tentes et on part plus loin. Les soldats d'abord, pour tuer, incendier, et préparer la place. Viennent ensuite, entassés dans les chariots, les femmes et les enfants ; enfin, les immenses troupeaux volés de juments et de bêtes à cornes, dont le lait et la chair servent de nourriture.



43 Les Huns sont petits, trapus ; leur teint est jaune, leur nez aplati, leurs yeux bridés ; leurs dents sont limées en pointe pour déchirer plus facilement la viande crue dont ils se nourrissent (cette viande qu'ils placent sous la selle de leurs chevaux pour la rendre plus tendre). Leurs joues sont couvertes des cicatrices des brûlures faites volontairement pour les aguerrir, au cours de leur adolescence, et aussi des traces de blessures reçues dans les combats.

Ils passent la plus grande partie de leur vie à cheval, même la nuit; souvent, ils dorment la tête appuyée sur l'encolure de leur monture.



44 Leur chef, Attila, possède au suprême degré le génie de la guerre ! Sur son chemin, ce ne sont qu'incendies, ruines et dévastations. Il aime à répéter lui-même que « l'herbe ne repousse plus là où son cheval est passé ». Sa vie est rude, simple ; il partage équitablement entre tous ses guerriers les bijoux et les trésors pillés ; mais jamais la fortune n'amollit son courage et ne change son genre de vie.

C'est un païen, un lourd païen, qui n'adore que son épée. On dit qu'il a parfois des gestes touchants de pitié... Peut-être eût-il été bien différent s'il avait connu notre Loi de Charité !



45 En une nuit, sans que rien puisse le laisser prévoir pour cette année, ce peuple en marche franchit le Rhin.

Les troupes, soigneusement regroupées et cachées dans les forêts proches de Cologne et de Mayence, agissent par surprise. Lançant à la nage chevaux et cavaliers, poussant canots de cuir et radeaux sur lesquels s'entassent gens, bêtes et matériel, tout le monde se retrouve, quelques heures plus tard, sur la rive gauche du Rhin.

L'armée se reforme, poussant ses cris de guerre ; elle sème la terreur et la panique parmi les paisibles populations des bords de la Moselle.



46 Rapidement, les Barbares atteignent Trèves, l'une des plus grandes villes de l'Empire Romain.

Attila demeure sourd aux demandes de paix qui lui sont faites : cela prendrait trop de temps, et il faut faire vite. On incendie, on tue, on pille...

La ville est complètement détruite.

Puis, c'est le tour de Tongres, plus au nord.

Le Samedi-Saint, les Huns sont devant Metz. Les habitants, affolés, ne savent s'ils doivent se défendre ou se rendre... Qu'importe, leur sort est le même ! En quelques heures, il n'y a plus que ruines et larmes !



47 Poursuivant sa route sanglante, l'armée d'Attila traverse la Champagne. A Reims, l'évêque Nicaise se porte au devant des envahisseurs pour tenter de les fléchir : il est rapidement massacré.

Les villes de Saint-Quentin et de Laon sont aussi détruites.

Auxerre (qui pleure la mort récente de Germain) subit le même sort. Troyes ne doit son salut qu'au courage et à la sainteté de son évêque, Loup, dont l'attitude inspire le respect à Attila.

Jusqu'où cette armée va-t-elle continuer sa marche victorieuse? De quel côté va-t-elle se diriger?



48 Tout porte à croire que les Huns convoitent Lutèce, ville riche, dont l'importance militaire est grande en raison de sa situation sur la Seine. Ensuite, ils se dirigeront sans doute vers le sud pour gagner l'Aquitaine, en passant la Loire à Orléans.

Chaque jour, de nombreux réfugiés, descendant la Seine, débarquent dans l'Ile. Serrant contre eux le précieux ballot sauvé du pillage, ils sèment la panique parmi la population en racontant les scènes d'horreur dont ils ont été les témoins. Beaucoup ne font qu'une halte et partent plus loin dans la crainte que les Huns ne les suivent de près.



49 Les Parisiens s'inquiètent, envoient des courriers aux nouvelles : elles sont mauvaises. Colportées de bouche en bouche, elles se déforment, s'aggravent : « Les Huns approchent, demain ils seront là. Que faire ? — Fuyez, ne restez pas... », conseillent les réfugiés en se réembarquant.

Cet avis semble sage.

Certes, abandonner la Cité, c'est la condamner. S'ils peuvent un jour y revenir, ils ne trouveront plus que ruines, et les Parisiens hésitent devant une telle éventualité. Cela n'est-il pourtant pas préférable à un massacre général ?



50 Les avis sont partagés.

Déjà, quelques convois se forment, on prépare les barques sur lesquelles on entasse ce qu'on a de plus précieux : mobilier, argenterie, vêtements, couvertures, etc. Les plus craintifs embarquent déjà et fuient avec leur femme et leurs enfants... C'est l'exode !

Au palais du Gouverneur, on discute toujours. Ah ! si l'on pouvait connaître les projets d'Attila !

« Non seulement il faut partir, dit-on, mais il faut encore organiser l'évacuation de toute la population.

— Est-on sûr, cependant, que les Huns convoitent Lutèce ? »



51 Seule, confiante au milieu du désarroi général, une femme reste calme, veille et prie : c'est Geneviève !

Pourquoi ne pas la consulter ? Que pense-t-elle de tous ces événements ?

Ce qu'elle pense ? Mais tout d'abord qu'il faut avoir confiance en Dieu ! Sa vie austère lui a forgé une volonté de fer mise au service d'une foi inébranlable.

Elle **veut** sauver Lutèce.

Elle **croit** en la puissance de la prière et de la pénitence.

A tous, elle donne ce conseil : « Priez, faites pénitence ; Lutèce sera sauvée ! »



52 Mais elle n'est qu'une femme, doit-on la croire ?

Les hommes qui dirigent la vie de la Cité ne sont-ils pas plus savants, plus réalistes ?

Les femmes, elles, se laissent convaincre. Elles écoutent Geneviève leur recommandant d'imiter Judith et Esther libératrices de leur peuple. Elles se groupent autour d'elle et organisent une prière ininterrompue à l'église Saint-Jean-le-Rond.

Pendant ce temps, les hommes se moquent et continuent à organiser le départ ; les nouvelles (fausses pour la plupart) se font de plus en plus alarmantes.



53 Après plusieurs jours de prière, Geneviève est décidée : elle passe à l'action.

Quittant l'église, elle parcourt les rues où la foule se presse, de plus en plus affairée. Elle va jusqu'au Forum. Partout, elle répète la même phrase : « Ne fuyez pas, Lutèce sera épargnée, ne l'abandonnez pas ; tandis que les lieux où vous devez vous rendre seront détruits par les Barbares. »

Ah çà ! va-t-on la croire ? Connaîtrait-elle les projets d'Attila ? Va-t-on compromettre le résultat de tant d'efforts à cause d'une idée de femme ? N'est-elle pas plutôt une prophétesse de mensonge ?



54 Pour certains, Geneviève devient un élément de désordre, car elle rallie à son idée une partie de la population : cela entrave les derniers préparatifs de départ et fait perdre leur prestige aux organisateurs.

Il faudrait s'en débarasser ; ce serait facile : on parle de la lapider et de la jeter dans la Seine.

Insensible à ces menaces, Geneviève continue à se mêler au peuple pour lui redonner confiance, l'inciter à prier et à demeurer calme.

Elle en est sûre, la ville sera sauvée.



55 Bientôt, une voix s'élève pour la défendre et lui donner raison : c'est Sédulius, l'archidiacre d'Auxerre.

« Parisiens, dit-il, n'allez pas mettre à mort celle qui fut bénie par Dieu dès sa naissance ; je l'ai souvent entendu dire par le saint évêque Germain. Voici d'ailleurs le présent qu'avant de mourir il m'a chargé de lui remettre. »

C'était un splendide coffret contenant des eulogies (présents bénits) que, selon la coutume, Germain envoyait à Geneviève en signe de la fidélité de son amitié.



56 Les événements ont, jusqu'à ce jour, empêché Sédulius d'accomplir sa mission. Il arrive juste à point pour rendre publiquement justice à Geneviève.

Les Parisiens sont stupéfaits, impressionnés.

Ils obéissent à Sédulius, soit parce qu'à la réflexion ils reconnaissent la valeur et la sainteté de Geneviève, soit parce qu'ils redoutent la colère divine.

A l'exemple des femmes, ils suivent Geneviève dans la prière et la pénitence...

Ils ont raison : Lutèce est épargnée.



57 Inspirée par Dieu, Geneviève avait vu juste.

Attila, ne trouvant sur son passage qu'une faible résistance, se dirigea directement vers la Loire sans passer par Paris. C'est miracle qu'il ait pris cette décision : miracle obtenu par les prières de Geneviève.

Très rapidement, toute l'armée barbare se regroupe en direction d'Orléans : c'est là qu'elle traverse la Loire afin de poursuivre sa route victorieuse vers le sud.

Pour la première fois depuis les bords du Rhin, les Huns vont rencontrer une résistance.



58 Les habitants d'Orléans se sont groupés autour de leur évêque, Aignan, qu'ils ont proclamé leur défenseur.

Ancien officier, Aignan, tout en renforçant les fortifications de la ville, prépare sa défense. Il demande l'aide du Gouverneur romain d'Arles, Aétius, qui organise un front commun avec les anciens barbares voisins déjà installés en Gaule (les Francs, les Burgondes et les Wisigoths) et menacés eux aussi par les Huns.

Ainsi regroupées, les armées forment un véritable barrage. Attila est surpris par cet obstacle qu'il n'avait pas prévu.



59 La lutte s'engage, terrible et meurtrière.

Les Huns ne se souviennent pas d'avoir dû livrer une telle bataille ; il leur faut des heures d'efforts et d'énormes pertes d'hommes pour qu'enfin cède l'une des portes. Alors, c'est le carnage dans les rues mêmes de la ville. Les Gallo-Romains reculent, ils vont être anéantis. Soudain, sonnent les trompettes d'un renfort romain qui arrive : c'est le salut.

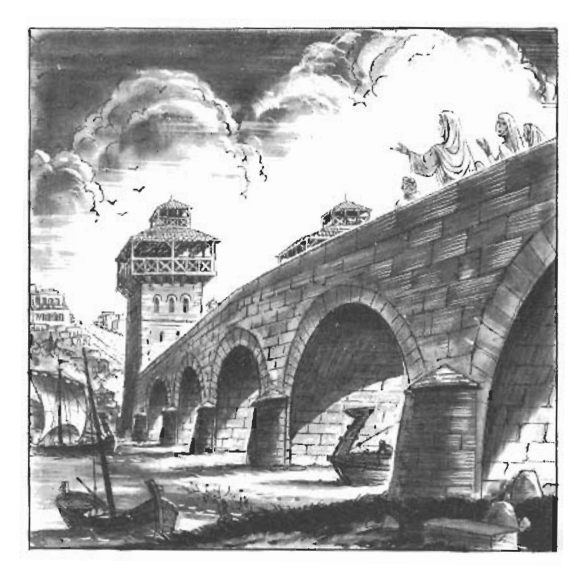
L'évêque, qui combat au milieu de ses soldats, tombe à genoux et, parmi les morts et les blessés, remercie Dieu d'avoir sauvé la ville.



60 Attila craint un piège, il donne l'ordre de battre en retraite. L'armée obéit, honteuse et démoralisée ; ses pertes sont innombrables.

Gallo-Romains, Francs, Wisigoths et Burgondes, regroupés et victorieux, la poursuivent dans sa fuite.

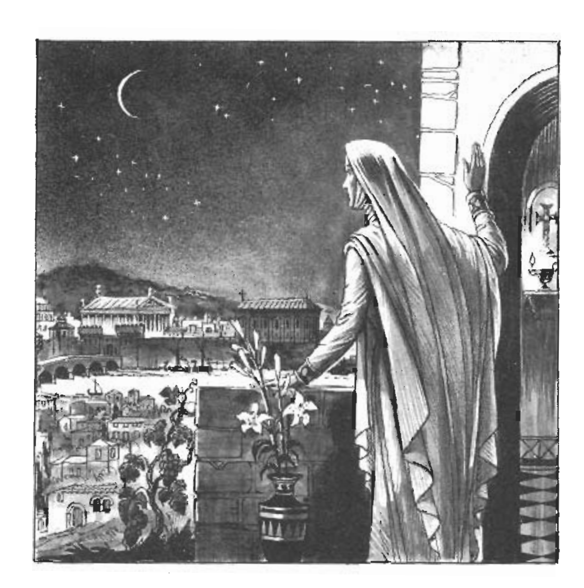
Attila trouve enfin, aux environs de Châlons-sur-Marne, une immense plaine à laquelle on donnera plus tard le nom de « Champs catalauniques ». Il stoppe la retraite et prépare le combat. Les alliés, commandés par Aétius le Romain, sont prêts à attaquer ; après une journée de sanglante bataille, les Huns sont décimés, Attila est en fuite ; il ne sera jamais le maître de l'Occident.



61 De Lutèce, on suit tous ces événements décisifs ; on se félicite d'avoir cru en Geneviève et l'on rend grâce à Dieu d'avoir donné une telle gardienne à la Cité.

Durant ces semaines d'inquiétude, sa marraine est morte pieusement. Geneviève va quitter l'Ile de la Cité pour venir habiter sur les pentes du Mont Leucotitius que plus tard, en son honneur, on nommera « Montagne Sainte-Geneviève ».

Le Mont Leucotitius est situé au sud de Lutèce ; on s'y rend facilement en traversant le Petit Pont.



62 Ce quartier est en plein essor ; car l'Ile, entourée de murailles, ne peut plus contenir tous les habitants qui se groupent près de la route du nord (entre la Seine et l'actuelle Porte Saint-Denis) et au sud, près de la route d'Orléans (l'actuel Quartier Latin).

La maison de Geneviève est située à mi-chemin de la colline ; de son jardin, elle domine la Cité sur laquelle elle continue à veiller. C'est là qu'elle va poursuivre, dans l'humilité, sa vie de prière, de pénitence et de charité, visitant les malades, s'occupant des enfants.



63 Les Parisiens l'ont, cette fois, complètement adoptée ; ils la considèrent comme leur gardienne. Aussi est-elle très occupée par les visites de ceux qui viennent lui demander conseil. Sa réputation se répand fort loin alentour.

Le fils de Mérovée (c'est le nom du Chef des Francs qui, avec Aétius, fut vainqueur d'Attila), Childéric, entre un jour à Lutèce avec des prisonniers (des Saxons, vraisemblablement) dont il a décidé la mort. Craignant de ne pouvoir résister aux supplications de Geneviève, il ne veut pas la voir et s'enferme dans la Cité.



64 Mais Geneviève, avertie sans doute par quelque personne charitable, traverse en hâte le Petit Pont, pousse la lourde porte de la ville qui s'ouvre comme par miracle, se précipite au palais, demande la grâce des prisonniers. Childéric, ému de cette requête, se laisse fléchir, et les prisonniers ont la vie sauve.

Geneviève est vraiment la sauvegarde, la Providence de cette ville qu'elle protège et défend comme une mère défend son enfant.

Sa réputation est telle que, loin en Orient, Siméon le Stylite (1) se recommande à elle par l'intermédiaire des navigateurs gaulois.

(1) Saint qui, par esprit de pénitence, passa sa vie sur une colonne.



65 La popularité dont elle jouit va lui permettre de mener à bien une nouvelle mission que le Seigneur lui confie. Une fois encore, elle ne reculera pas devant les difficultés et il lui faudra tout son courage, sa Foi et sa confiance en Dieu pour réussir.

Dans un petit bourg au nord de la Cité, nommé Catheuil, se trouve le tombeau du saint évêque Denis, premier apôtre de Lutèce.



66 Les Parisiens s'y rendent fréquemment en pèlerinage. Ils savent qu'il y a déjà bien longtemps, Denis est venu de Rome, envoyé par le Pape, pour apporter à leur Cité la lumière de l'Evangile.

A quelle date? On ne sait pas exactement. Certains ont pensé que saint Denis était le même personnage que cet Athénien nommé Denys qui avait été converti en écoutant prêcher saint Paul.

Il est probable que du temps de Geneviève, on connaissait bien mieux que maintenant la vraie vie du premier évêque de Paris.



67 On savait le nom de tous les évêques qui avaient succédé à saint Denis, jusqu'au grand saint Marcel (celui qui connut Geneviève enfant) et à son successeur, Félix. On savait aussi en quels endroits Denis avait annoncé le Christ et célébré le Saint Sacrifice : sur la rive gauche, où s'installèrent ensuite ses successeurs, si bien qu'on nommera ce lieu le « Faubourg Saint-Marcel », et sur la rive droite, au pied du Mont Mercure, qui est devenu Montmartre.



68 Geneviève aime venir prier en ces lieux, par reconnaissance envers celui dont la parole a permis aux Parisiens de connaître le vrai Dieu. Mais elle aime encore mieux se rendre avec ses concitoyens jusqu'à Catheuil où l'on conserve le corps du saint martyr.

Car les païens, furieux du succès de la prédication de Denis, l'ont mis à mort; mais son corps était pieusement conservé au lieu même du martyre, là où s'élèveront plus tard la ville qui porte son nom et la magnifique basilique de Saint-Denis.



69 Pour que la protection du « Père des Parisiens » continue à s'étendre sur la ville qu'elle aime, Geneviève accomplit donc souvent la longue marche qui la conduit jusqu'à Catheuil.

Mais elle trouve que le tombeau de saint Denis n'est pas assez digne. Elle pense qu'il faudrait là un magnifique monument, où l'on pourrait célébrer de très belles cérémonies, ce qui frappera les Parisiens et développera le culte reconnaissant qu'ils doivent à leur Père en Dieu.



70 Comment faire ? Elle n'est qu'une femme et n'a pas de moyens.

Plus elle prie, plus elle est sûre que Dieu veut, pour le premier apôtre de Lutèce, une grande basilique ; plus elle comprend aussi qu'elle doit être l'instrument de sa réalisation.

Enfin décidée, elle va trouver les prêtres de Paris : « Vénérables Pères, leur dit-elle, il faut à Catheuil une basilique en l'honneur de saint Denis. Tenez conseil et voyez comment bâtir un monument digne de lui et digne aussi des Parisiens. »



71 On l'écoute avec intérêt ; son éloquence persuasive décide les plus hésitants.

Mais ce projet est-il réalisable ? A cette époque, le problème du transport des matériaux est bien souvent insoluble. Or, pour bâtir une église, il faut de la chaux. On n'en trouvera ni à Catheuil, ni dans les environs.

Quelques-uns disent déjà : « C'est impossible. » Impossible ? Geneviève ne sait pas ce que signifie ce mot : sa volonté ne saurait défaillir lorsqu'il s'agit d'accomplir celle du Seigneur.



72 Inspirée du Saint-Esprit : « Allez, dit-elle aux prêtres, de l'autre côté du Grand Pont, et revenez me dire ce que vous avez entendu. » Leur confiance en elle est si grande, qu'ils suivent immédiatement son conseil et prennent la route du nord pour gagner la rive droite.

A peine y sont-ils parvenus qu'ils surprennent la conversation de deux porchers : « Figure-toi, dit l'un, qu'en courant après l'un de mes porcs, j'ai découvert un immense four à chaux. — Moi aussi, reprend l'autre, j'en ai découvert un sous un arbre déraciné. »



73 Surpris et émus, les prêtres remercient Dieu sur-le-champ et obtiennent facilement des porchers des précisions sur leur découverte. Sans doute, ces fours à chaux ont-ils été construits par les Romains depuis de longues années, mais jusqu'à ce jour personne n'en connaissait l'existence.

Dès que Geneviève apprend la bonne nouvelle, elle répand des larmes de joie et passe toute la nuit en prière pour remercier Dieu et Lui demander de l'aider à mener jusqu'au bout ce projet qui doit procurer tant de gloire au Seigneur.



74 Le lendemain, dès l'aube, elle va trouver l'un des prêtres les plus éminents de Lutèce : Genès.

Celui-ci est informé de ce qu'on appelle déjà « le miracle des fours à chaux ». Aussi accepte-t-il, à la prière de Geneviève, de présider à la construction de la basilique. Il promet de s'y consacrer entièrement. Immédiatement, il se met au travail et en établit le plan.

Reste à obtenir le concours du peuple de Lutèce : Geneviève s'en charge.



75 Elle obtient rapidement l'aide et l'appui de tous.

Sur le terrain et dans les environs immédiats, on trouve de la pierre et du bois en abondance : de nombreux Parisiens offrent leur concours pour transporter, qui un moellon, qui un arbre. Les ouvriers s'activent, chacun dans sa spécialité : les scieurs et les charpentiers débitent le bois et le préparent, les maçons s'attaquent aux fondations et au gros de l'œuvre.

Tout le monde veut apporter son aide bénévole et active.

L'édifice s'élève rapidement, sans interruption de travail.



76 Geneviève se rend fréquemment sur le chantier, au milieu des travailleurs qui aiment la voir circuler parmi eux, encourageant les uns, et mettant la main à la pâte pour aider les autres.

Un jour d'été, la chaleur est accablante et les ouvriers ont bien soif au milieu de ce chantier poussiéreux. Or, le prêtre Genès s'aperçoit que la réserve de boisson est épuisée. Que faire, sinon recourir à Geneviève pour exhorter tout le monde à la patience et à la pénitence? Mais elle n'est pas de cet avis : elle pense que Dieu peut accorder une faveur à ceux qui, courageusement, travaillent pour Lui.



77 Elle se fait apporter la cruche vide et demande à rester seule.

Puis, se mettant à genoux, elle prie ardemment et ne se relève que lorsqu'elle se sent exaucée.

Elle fait un grand signe de croix sur le récipient, et demande que l'on procède à la distribution : miracle ! les ouvriers se désaltèrent tous à satiété et la cruche ne se vide pas. Ils pourront y étancher leur soif jusqu'à l'achèvement de la basilique ; plus jamais, la boisson ne leur manquera.



78 Dès que l'église est ouverte au culte, Geneviève y fait de fréquents pèlerinages. Elle s'y rend en toutes saisons, par tous les temps, entraînant avec elle des groupes de pieuses femmes.

Il leur faut du courage, car la route est longue à pied ! On part la nuit, par des chemins qui traversent des marécages ; on risque souvent de s'égarer, de s'enliser. Pour ne pas se perdre, il faut se munir d'une torche. Un jour que la pluie tombe fine et serrée et que le vent souffle en rafale, le flambeau vient à s'éteindre.



79 La petite troupe, apeurée, ne sait plus de quel côté se diriger ; la frayeur la saisit.

Mais Geneviève est là. Elle s'empare du flambeau qui, instantanément, se rallume au contact de sa main ; le groupe, rassuré, poursuit sa route.

Le vent ne pourra plus rien désormais contre la flamme ; et la torche, une fois déposée au tombeau du saint, se consumera jusqu'au bout.

Une autre fois, alors que Geneviève était dans son oratoire, un cierge s'alluma dès qu'elle le prit, et les débris de ce cierge guérirent plusieurs malades.



80 Afin de se rendre plus facilement et plus souvent au tombeau du saint évêque, Geneviève acquiert une petite maison, à mi-chemin entre Paris et Catheuil. Ce lieu lui sert d'oratoire ; elle y passe de nombreuses nuits en prière, surtout du samedi au dimanche.

Autour de cette maison, peu à peu, se groupe un village, appelé d'abord La Chapelle Sainte-Geneviève, puis La Chapelle Saint-Denis.

C'est là qu'en 1429, Jeanne d'Arc préparera dans la prière l'assaut de Paris (1).

(1) Lire, dans la même collection, l'album " *Jeanne d'Arc* ", par Agnès Richomme.



81 On attribue à Geneviève, en cette époque de sa vie, de nombreux miracles. En voici quelques-uns :

Un jour, une femme se glisse chez elle, sous un prétexte quelconque, et lui dérobe une paire de chaussures. Mais à peine est-elle rentrée dans sa propre maison qu'elle se sent devenir aveugle. Affolée, et comprenant que Dieu ne veut pas que l'on fasse de tort à Geneviève, elle retourne en hâte se jeter aux pieds de cette dernière qui la guérit d'un simple signe de croix.



82 Une autre fois, alors qu'elle se rendait à Laon, en arrivant près de la ville, elle est entourée d'une foule nombreuse venue l'accueillir. On lui demande d'aller au chevet d'une petite fille de neuf ans qui souffre beaucoup ; atteinte de paralysie, l'enfant ne peut plus faire un mouvement, toutes ses articulations sont déformées.

Geneviève s'approche de la fillette, touche les membres douloureux en récitant une prière, et lui commande de se lever, de s'habiller, et de se chausser elle-même ; ce qu'elle fait sans difficulté, miraculeusement guérie.



83 Geneviève aime se rendre à Orléans pour prier au tombeau de saint Aignan.

Un jour qu'elle s'y trouve, elle apprend qu'un serviteur ayant gravement offensé son maître doit subir un châtiment exemplaire. Immédiatement, elle essaie d'obtenir la grâce du coupable. Mais le maître, orgueilleux, refuse : « Vous pouvez mépriser mes prières, lui dit Geneviève. Il est quelqu'un qui ne les méprise pas, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, plein de pardon et de bonté. » Le maître reste inflexible. La nuit suivante, il est pris d'un mal étrange et douloureux ; il se repent ; d'un signe de croix, Geneviève le guérit.



84 A l'une des jeunes filles consacrées à Dieu et qui vit avec elle, Célinie, il était arrivé l'histoire suivante.

Célinie était fiancée. Ayant entendu parler de Geneviève et de sa petite communauté, et touchée par la grâce, elle décide de rompre ses fiançailles pour répondre à l'appel de Dieu.

Elle rencontre Geneviève à Meaux ; mais le fiancé délaissé est furieux : il poursuit Célinie jusque dans l'église où elle se trouve. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant les lourdes portes du Baptistère s'ouvrir et se refermer d'elles-mêmes pour protéger les deux femmes ! Confondu, il comprend alors et laisse Célinie suivre sa vocation.



85 Célinie, sous la conduite de Geneviève, devint une sainte religieuse dont Paris et Meaux gardent encore le souvenir.

Geneviève exerce aussi sa bonté envers une domestique dévouée tout entière à Célinie. Cette pauvre femme est atteinte, depuis deux ans, d'une infirmité pénible : ses pieds lui refusent tout service.

Geneviève prie, touche simplement les pieds de l'infirme, et celle-ci se lève guérie. Elle marche comme tout le monde et s'en va, louant Dieu et remerciant sa bienfaitrice.



86 Celle-ci possède à Meaux quelques terres qui lui viennent de sa marraine. A l'époque des moissons, toujours active, elle se mêle volontiers aux travailleurs.

Un jour, un violent orage menace la récolte. Geneviève se met en prière : lorsque l'orage éclatera, il anéantira seulement les récoltes voisines, mais les champs de Geneviève seront épargnés. Sans doute Dieu permit-Il ce miracle car Il savait que cette récolte était destinée à secourir les pauvres et les déshérités.



87 Geneviève aime beaucoup les enfants ; les mamans le savent et, bien souvent, elles viennent lui recommander leurs petits malades.

Un jour, un enfant de quatre ans tombe dans un puits. Malgré les efforts de ses sauveteurs, l'enfant demeure complètement sous l'eau pendant plus de trois heures.

La maman, désespérée et affolée, porte le petit noyé à la maison de Geneviève qui recouvre de son manteau le corps de l'enfant et supplie le Seigneur. Peu à peu, le cadavre reprend vie et c'est un enfant ressuscité qu'elle rend à la mère.



88 De l'Epiphanie au Jeudi-Saint, Geneviève ne sort plus. Elle demeure dans sa petite maison pour une longue retraite dans la prière et la pénitence.

Une femme, curieuse, voulut savoir exactement à quelles occupations elle se livrait et se cacha alors aux abords de la demeure, regardant indiscrètement ce qui s'y passait, cela sans être vue. Immédiatement, elle devint aveugle. Elle ne recouvra la vue que le jour de Pâques, lorsque Geneviève sortit de sa cellule.



89 Au temps de Notre Seigneur, le démon, furieux, manifestait souvent sa puissance et sa colère en prenant possession de pauvres êtres qu'il faisait beaucoup souffrir : dans l'Evangile, on parle souvent des possédés.

C'était la même chose aux premiers temps de l'Eglise. Quand la religion chrétienne se développait dans un pays, grâce surtout à la prière et à l'exemple de grands saints, le démon s'acharnait particulièrement et tourmentait beaucoup d'âmes. Alors le Bon Dieu donnait aux saints le pouvoir de chasser le démon : c'est ce qui arriva à Geneviève.



90 A Lutèce, un jour, on lui amène douze possédés qui crient, hurlent, injurient Notre Seigneur.

Elle se met en prière : aussitôt, les possédés s'élèvent de terre et restent suspendus en l'air. Geneviève leur commande d'aller à la basilique de saint Denis, mais ils répondent qu'ils ne peuvent marcher. Elle fait sur eux un signe de croix : ils sont calmés ; elle les accompagne alors à pied jusqu'à Catheuil.

Arrivés au sanctuaire, les pauvres possédés continuent à crier durant la prière de Geneviève qui supplie Notre Seigneur, Notre-Dame et les saints apôtres de venir les délivrer.



91 Elle fait sur chacun d'eux un signe de croix ; les démons s'enfuient en poussant des cris, et les pauvres gens redeviennent normaux.

A Tours, elle accomplit un miracle semblable : les démons, par la bouche des possédés, associent les noms de saint Martin et de Geneviève à leurs blasphèmes et à leurs imprécations. Comme elle avance la main pour les toucher et les guérir, ils hurlent de douleur en disant que « ses doigts sont brûlants comme un cierge allumé ».

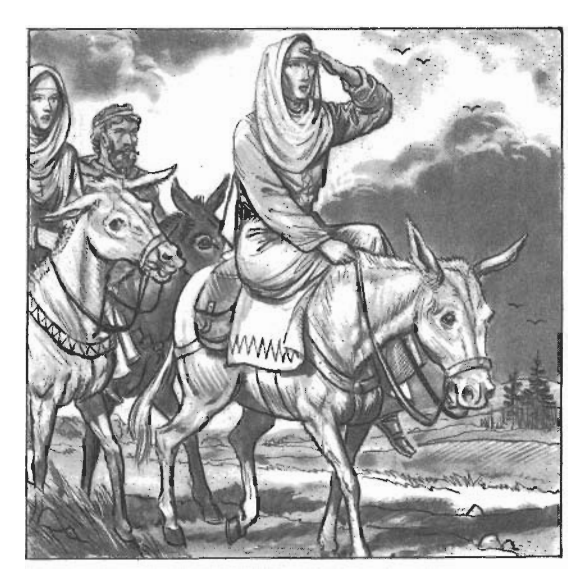
Mais sa prière a raison des démoniaques.



92 Dans la même ville, elle délivre du démon trois pauvres femmes que leurs maris enfermaient car ils avaient honte de cette épreuve. Elle se rend chez chacune d'elles, prie et, par des onctions d'huile bénite et la grâce de Dieu, les démons s'enfuient.

Un autre jour, elle prie, perdue dans la foule, au tombeau de saint Martin[1] Tout à coup, elle voit s'avancer vers elle un chantre de la basilique, subitement possédé et furieux. Sans trembler, elle ordonne à Satan de quitter immédiatement cet homme sans lui faire le moindre mal, ce qui se fait, et le chantre est délivré.

(1) Lire, dans la même collection, l'album *" Saint Martin,"* par Marie Migneaux.



93 Geneviève fit encore beaucoup d'autres miracles. Ce livre ne suffirait pas à les raconter tous.

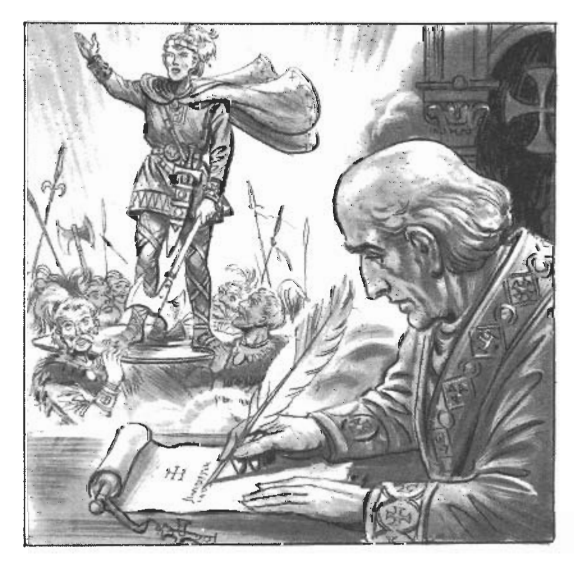
Mais il faut savoir que, par sa prière et son action, la période de paix qui suivit pour les Parisiens le départ d'Attila servit au développement de la religion chrétienne à Lutèce et dans les environs.

Geneviève voyageait beaucoup à une époque où les moyens de communication étaient rares, lents et inconfortables. Nous l'avons déjà vue se rendre à Tours, à Orléans, à Meaux, à Laon.



94 Au cours de ses voyages, elle ne se contente pas de visiter les malades et de témoigner sa Foi ; mais elle ne manque pas de prendre conseil des évêques et des personnalités importantes du lieu où elle se trouve. Avec eux, elle s'entretient des événements concernant la Gaule.

C'est ainsi qu'elle rencontre souvent, à Reims, l'évêque Remi ; tous deux sont inquiets : la puissance et l'autorité des Romains s'affaiblissent de jour en jour ; les Francs, au contraire, ont une influence grandissante.



95 Leur roi, Childéric, meurt à Tournai en 481 ; son fils, Clovis, lui succède ; il n'a que quinze ans.

C'est un prince intelligent et courageux. Bien que païen, il semble favorable à la religion chrétienne. Aussi, lui écrivant à l'occasion de son avènement, Remi se permet-il de lui donner quelques conseils.

Habile, Clovis se rend sympathique aux populations gauloises. Son influence remplace peu à peu celle du dernier Gouverneur romain, Syagrius, qui demeure à Soissons.



96 Lorsqu'en 486, Clovis décide de porter le dernier coup à la puissance romaine, Syagrius est rapidement vaincu : il demande asile et protection au roi des Wisigoths, qui réside à Toulouse.

Mais Clovis veut une victoire totale : il obtient qu'on lui livre son ennemi et le fait mettre à mort.

Puis, avec ses Francs encore sauvages et barbares, il s'installe à Soissons, dans l'ancien palais du Gouverneur vaincu, et il entreprend d'achever la conquête de la Gaule, s'imposant plus souvent par la force que par la douceur.



97 Durant dix ans, les bandes armées de Clovis sillonnent les pays du nord de la Loire, tuant, volant, pillant.

Souvent, les évêques protestent et Clovis fait rendre aux églises les objets sacrés qui ont été volés.

Son succès va grandissant.

Il sent que l'heure est venue, et il convoite Lutèce.

Mais, comme au temps de l'invasion d'Attila, trente-cinq ans auparavant, Geneviève veille.



98 Elle veut à tout prix que la Foi, encore vacillante, de ses compatriotes soit préservée.

Or, Clovis et ses Francs sont païens, et les deux sœurs du Roi, converties au christianisme, professent l'arianisme (1).

Dans ces conditions, n'est-il pas téméraire d'ouvrir toutes grandes les portes de Lutèce au jeune souverain?

Geneviève prêche la résistance.

Mais Clovis domine peu à peu tout le pays d'alentour; l'étau se resserre autour de Lutèce menacée par la famine; va-t-il donc falloir capituler?

(1) C'est encore une très grave hérésie qui ne reconnaît pas la divinité de Jésus-Christ.



99 Les Parisiens se tournent vers Geneviève. « Ce n'est pas encore le moment, leur dit-elle, il faut résister. » Et elle organise elle-même le ravitaillement de la Cité.

Comment s'y prendre? Toutes les routes sont occupées par les Francs. Elle n'est pas embarrassée : elle utilisera le fleuve; non en le descendant, car ses nombreux méandres pourraient cacher des embuscades, mais en le remontant jusqu'en Champagne où l'on trouvera des vivres.

Trompant la surveillance ennemie, Geneviève s'embarque avec de courageux bateliers.



100 A quelques lieues de la Cité, apparaît soudain un obstacle infranchissable : un arbre énorme, sans doute amarré par les Francs, barre la Seine sur toute sa largeur.

Que faire? Doit-on retourner en arrière?

Ce serait bien mal connaître Geneviève.

« Approchez doucement de la rive », dit-elle aux bateliers. Quand ce fut fait : « Et maintenant, coupez l'arbre. » Les hommes se regardent : a-t-elle perdu la tête? C'est impossible! Ils n'ont pas les outils nécessaires!

Mais se retournant, ils voient Geneviève à genoux, plongée dans une prière fervente. Ils reprennent confiance.



101 L'arbre finit par céder, entraînant le barrage, tandis que deux monstres hideux (des démons peut-être) s'enfuient.

La frêle embarcation poursuit sa route.

Après avoir traversé Melun, Montereau, elle quitte la Seine à Romilly, et remonte l'Aube jusqu'à Arcis.

Là, un des chefs de la ville, apprenant le passage de Geneviève, accourt et la supplie de s'arrêter pour guérir sa femme paralysée depuis quatre ans.

Emue de pitié, Geneviève accepte d'interrompre son voyage pour aller visiter la malade.



102 Une prière fervente, un signe de croix et l'infirme est guérie à l'heure même.

Puis, délaissant la rivière, Geneviève poursuit son voyage par la route, plus sûre que celle des environs de Paris.

Les habitants d'Arcis lui promettent de lui préparer d'importants colis de ravitaillement qu'elle prendra au retour.

A Troyes, elle atteint le terme de son voyage. La nouvelle de sa venue a précédé son arrivée ; aussi, une foule nombreuse accourt-elle pour la recevoir et lui présenter des malades et des infirmes : un aveugle, un jeune homme atteint depuis dix mois d'une fièvre persistante, des possédés. Elle les guérit tous.



103 Sa popularité est telle qu'on veut non seulement lui parler et la toucher, mais encore arracher des morceaux de ses vêtements pour en obtenir des miracles.

Geneviève n'en tire pas orgueil. Humblement, elle va se prosterner sur le tombeau de saint Loup, le compagnon de saint Germain. Longuement, ardemment, elle prie ses deux protecteurs auxquels elle confie sa chère Lutèce, le jeune roi païen, l'avenir chrétien de son pays. Elle implore d'eux lumière, force et courage.

Pendant ce temps, les Champenois reconnaissants collectent des provisions à l'intention des Parisiens.



104 Ils se montrent très généreux : céréales, farine, fruits, légumes sont entassés dans des barques qui seront acheminées vers Romilly par la rivière, tandis que Geneviève regagnera Arcis par la route.

Là, elle recueille encore un important ravitaillement ; aussi, lorsqu'elle rejoindra le convoi fluvial arrivé directement de Troyes, c'est une flottille de onze bateaux qui descendra la Seine jusqu'à Lutèce.

Cela n'est pas sans danger. Les barques très chargées pourront-elles lutter contre les vents, les courants et les embuscades ennemies ?



105 Bientôt, un vent violent s'élève. Les frêles embarcations, entraînées par leur poids, s'inclinent dangereusement et partent à la dérive vers les obstacles qui encombrent le fleuve. Elles font eau de toutes parts... Malgré leur adresse et leur courage, les bateliers n'en sont plus maîtres : la catastrophe est imminente.

Seule, Geneviève, debout, garde son sang-froid. Elle redonne confiance aux bateliers, leur demandant de tenir bon et de mettre en œuvre jusqu'au bout toute leur science et toute leur force.

Surtout, elle supplie ardemment le Ciel de leur venir en aide.



106 Or, voilà que, contre toute espérance, les bateaux se redressent et reprennent la bonne direction.

Un prêtre, Bessus, qui accompagne le convoi et qui a eu grand-peur, se met à chanter bien fort sa joie : « C'est le Seigneur qui s'est fait notre aide et notre protecteur, afin de nous sauver... » Et tous reprennent en chœur le chant de l'action de grâces.

Enfin, les murailles de la Cité apparaissent ; sans encombre, on atteint les quais où une foule angoissée, affamée, manifeste sa joie après de longs jours d'attente.



107 Malgré la fatigue, et sans prendre de repos, Geneviève commence elle-même sur-le-champ la distribution. Elle le fait avec le sens de la justice et de la charité qui la caractérise.

Aux uns, elles donne des fruits, des légumes, de la farine, aux autres, du pain tout cuit.

Les jeunes filles qui l'aident à faire le pain sont parfois surprises de constater qu'une partie importante de la fournée a disparu. Elles en comprennent la raison lorsque, traversant la ville, elles rencontrent les nécessiteux plus chargés que les autres et bénissant Geneviève !



108 Mais cette situation va-t-elle se prolonger ?

Tout en s'occupant avec sollicitude de ses concitoyens, Geneviève est à l'affût des nouvelles qui lui parviennent du reste du pays.

Clovis semble décidé à ne pas conquérir Lutèce par les armes. Il attend.

Que serait-il arrivé si ses Francs s'étaient rués sur Paris comme ils le firent sur Verdun ou sur Nantes ?

Geneviève veille ; elle prie.

L'heure approche où elle sera exaucée.



109 En 492, le jeune roi décide de fonder une famille. Ses regards se tournent vers une ravissante princesse : Clotilde, fille du roi des Burgondes, Chilpéric.

La jeune fille a été élevée par sa mère dans la religion catholique. Après la mort de Chilpéric, en 490, les deux femmes avaient dû quitter Lyon pour se réfugier à Genève afin d'éviter les attaques de Gondebaud (frère de Chilpéric) qui était un hérétique arien.

C'est là que Clovis remarque Clotilde : elle a environ dix-sept ans.



110 Ce mariage répond aux vœux profonds et aux prières de Remi et de Geneviève. Que de fois, dans leurs conversations, ces deux bâtisseurs de la France chrétienne n'ont-ils pas souhaité pour le jeune roi une épouse catholique ?

Clotilde s'installe dans le palais de Clovis, à Soissons dont l'évêque, Principius, est le frère de Remi. Elle s'entretient fréquemment avec les deux hommes de Dieu qui la conseillent et l'encouragent.

Souvent, elle parle de Notre Seigneur à Clovis ; mais l'heure de la grâce n'a pas encore sonné.



111 Paris résiste toujours.

Clovis semble respecter cette résistance.

En 496, les Alamans attaquent les Francs. La bataille est rude, cruelle. A la fin de la journée, les champs sont jonchés de morts ; les Alamans semblent prendre le dessus ; les Francs, découragés, perdent pied. Bientôt, la nuit sera là et Clovis sera vaincu. Désespéré, soudain il pense au Dieu dont si souvent lui a parlé la jeune reine : « Dieu de Clotilde, s'écrie-t-il, si Tu m'accordes la victoire, je me ferai baptiser ! » Les Francs redoublent d'énergie : ils gagnent la bataille de Tolbiac.



112 Clovis tient sa promesse.

Il se fait instruire de la religion du Christ et, le 25 décembre 496, avec trois mille de ses guerriers, il reçoit le baptême des mains de Remi, au Baptistère de Reims.

Alors Lutèce ne résiste plus. Geneviève en ouvre toutes grandes les portes à ce jeune roi chrétien. Il peut en faire la capitale de ce royaume de France qu'il vient d'édifier.

Avec le baptême de Clovis, c'est le baptême de la France, fille aînée de l'Eglise.



113 L'année suivante, Clovis et Clotilde s'installent dans leur nouvelle capitale.

Ils savent le rôle joué par Geneviève dans l'histoire de Paris, dans l'histoire de la France. Aussi, ne manquent-ils pas de lui rendre de fréquentes visites et de s'entourer de ses conseils.

Geneviève vieillit. Elle a soixante-quinze ans.

Depuis plusieurs années déjà, en raison de sa vie active, les évêques lui ont ordonné d'atténuer la rigueur de son jeûne : elle ajoute parfois aux fèves des laitages et du poisson.



114 Elle intensifie encore sa vie d'oraison et d'union à Dieu.

L'excellente santé dont elle jouit lui permet de continuer ses voyages. C'est ainsi qu'elle accomplit de pieux pèlerinages au tombeau de saint Martin à Tours, à celui de saint Aignan à Orléans, et à celui de saint Loup à Troyes.

Fidèle à ses amis, elle visite ceux de Meaux et d'Arcis. Partout, elle apporte la paix, la confiance, souvent la guérison. A Meaux, elle guérit d'un signe de croix un avocat sourd et boiteux depuis quatre ans.



115 A Orléans, pendant qu'elle prie sur le tombeau de saint Aignan, une femme, nommée Fraterna, se précipite en la suppliant : « Madame Geneviève, rendez-moi ma fille, rendez-moi ma fille ! » La pauvre mère, en effet, a laissé chez elle sa fille Claudie mourante. « Ne vous tourmentez pas, dit Geneviève, votre fille va très bien ! » Au même instant, l'enfant est guérie et vient au-devant de Geneviève et de Fraterna.

A Paris, elle guérit instantanément et totalement un petit garçon, nommé Marovée, qui était aveugle, sourd, muet et paralysé.



116 Avec les années, une amitié profonde s'établit entre Geneviève et Clotilde.

La jeune reine apprécie l'appui et les conseils quasi maternels de son aînée. L'éducation de ses trois fils Clodomir, Childebert, Clotaire, et de sa fille Clotilde, lui cause bien des soucis. De plus Clovis, même converti, n'est-il pas encore barbare par certains côtés ?

Ces deux âmes délicates, si différentes par l'âge, la situation et la vocation, sont faites pour se comprendre et s'aider mutuellement.



117 Clovis, peu à peu, s'affine au contact des deux femmes.

Il a, lui aussi, pour Geneviève une affection profonde et une grande confiance ; une solide amitié les unit. Souvent, le rude guerrier ne sait pas refuser à Geneviève la libération des prisonniers ou la grâce des criminels.

Pour lui être agréable, il décide de construire sur le Mont Leucotitius une grande basilique dédiée à saint Pierre et à saint Paul. Il en trace lui-même les dimensions, selon la mode de l'époque, en lançant au loin sa francisque ; et, peu à peu, les murs s'élèvent.



118 Hélas, il ne devait pas en voir l'achèvement, car il mourut prématurément le 27 novembre de l'année 511 : il avait quarante-cinq ans.

Clovis fut enterré dans la crypte de sa basilique inachevée.

Qui saura jamais le rôle rempli par Geneviève au chevet du jeune roi mourant ?

Qui dira avec quelle délicatesse affectueuse, et aussi quel esprit surnaturel, elle se fit la consolatrice de Clotilde, veuve à trente-six ans ?



119 Mais Geneviève est, elle, très âgée : elle vient d'atteindre quatre-vingt-neuf ans.

Peu après la mort de Clovis, ses forces déclinent rapidement.

Bientôt, elle ne peut plus se lever ; elle sait qu'elle va quitter ce monde : sa mission n'est-elle pas terminée ?

A cette nouvelle, les Parisiens se pressent à son chevet : on veut la voir, lui parler ; recevoir un dernier conseil, une dernière bénédiction...

Jusque dans la mort, elle se donne toute à tous ; elle s'unit jour et nuit aux prières que l'on fait pour elle.

Le 3 janvier 512, cinq semaines seulement après Clovis, Geneviève rend son âme à Dieu.



120 La nouvelle se répand rapidement ; la consternation est générale. Il semblait qu'elle ne devait jamais mourir, celle que tous connaissaient, celle qui était toujours là pour consoler, réconforter, pacifier, celle qui était si intimement liée à la vie de la Cité.

Ses funérailles furent grandioses.

Aux côtés de Clovis le Franc, on inhuma Geneviève la Gauloise.

Dernière sainte gauloise, première sainte française, Geneviève mérite déjà son titre de « Patronne de Paris et de la France » que les siècles à venir vont lui décerner.



121 Le tombeau de Geneviève devient rapidement un lieu de pèlerinage.

De partout on y accourt, on y prie nuit et jour, on implore des miracles.

Que de grâces spirituelles et temporelles on y obtient !

Un jour, c'est un jeune homme, nommé Prudent, qui va mourir, atteint d'une grave maladie qu'on appelait alors la pierre. On le transporte au tombeau ; il y est subitement guéri.

Un autre jour, c'est un Goth atteint de paralysie des deux mains ; un pieux pèlerinage et il recouvre l'usage de ses membres.



122 Clotilde vient souvent prier et pleurer sur ces tombeaux où reposent ses deux plus chères affections.

Sa peine est immense, elle se sent si seule ! Elle fait hâter l'achèvement de cette église qu'elle veut digne de ceux qui y reposent.

Aux abords de l'édifice, elle fait construire des habitations destinées aux prêtres qu'elle espère un jour y installer.

Remi lui apporte son aide : il obtient de Rome des reliques de saint Pierre et de saint Paul et procède lui-même à la consécration de la basilique.

Puis il la confie à une Communauté de Chanoines réguliers de saint Augustin.



123 Dans les années qui suivent, les tombeaux de la crypte s'ouvriront plusieurs fois encore pour y recevoir les corps des enfants de Clovis, puis de Clotilde elle-même.

Mais ce ne sont pas ces tombes royales qui retiennent le cœur des Parisiens : celle de Geneviève les domine.

Bientôt, la piété populaire fera changer le nom de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul. Elle deviendra l'église Sainte-Geneviève, et la colline elle-même qui domine la rive gauche sera la « Montagne Sainte-Geneviève ».

A l'heure du danger, c'est là qu'on cherchera le secours.



124 Une lampe est entretenue jour et nuit devant le tombeau, et l'huile qu'elle contient est souvent portée aux malades pour adoucir leurs souffrances.

En 630, le grand orfèvre Eloi — qui vient d'achever l'ornementation des tombeaux de saint Denis et de saint Martin — est chargé de revêtir celui de Geneviève d'une riche décoration.

Le culte des Parisiens est tel qu'ils apportent en masse riches métaux et pierres précieuses, ce qui permet à Eloi de réaliser une œuvre d'art de toute beauté.



125 Aussi, lorsqu'en 840, les Normands — barbares venus du nord — menacèrent à nouveau Paris, le premier geste des Parisiens fut-il de préserver de la profanation les restes de sainte Geneviève.

Les Normands, profitant de l'affaiblissement de la France dû aux guerres de rivalité des descendants de Clovis et de ses successeurs, débarquèrent sur la côte nord-ouest. Ils s'établirent d'abord près de Rouen ; puis, excellents navigateurs, ils remontèrent la Seine jusqu'à Paris qu'ils convoitaient ardemment. Ils pillaient, saccageaient tout sur leur passage : villages, églises, abbayes.



126 Décidés à résister, les Parisiens se réfugièrent dans l'enceinte fortifiée de la Cité.

Mais comment protéger le tombeau de Geneviève situé hors les murs ?

Un seul moyen : retirer de ce tombeau les restes de la sainte et les cacher. C'est ce que firent les Chanoines de la basilique qui, après les avoir déposés dans un coffret, transportèrent clandestinement le précieux trésor à Athis d'abord, puis, plus loin encore, à Draveil.

Paris eut beaucoup à souffrir des Normands. Cependant, ses trois grandes basiliques (Saint-Denis, Saint-Germain et Sainte-Geneviève) furent épargnées.



127 Les Normands ne furent pas vaincus. Mais le roi Charles le Chauve obtint leur retraite en échange d'une importante somme d'argent.

Quand tout danger fut écarté, on replaça la châsse de sainte Geneviève non plus dans la crypte, mais dans la basilique supérieure.

En 850, nouvelle invasion des Normands : la châsse reprend le chemin de Draveil ; puis, en attendant des jours plus calmes, elle est soigneusement cachée dans une abbaye à Marisy, non loin de La Ferté-Milon.

Ainsi fut-elle protégée de l'incendie provoqué par les pirates qui, en 857, détruisit presque entièrement l'église de Clovis.



128 Le passage de la châsse — que l'on emportait ou que l'on rapportait après l'exil — donnait lieu partout à de pieuses manifestations. Des pèlerinages s'organisaient rapidement, les malades étaient soulagés, les démons chassés.

Quand le calme fut partout rétabli, on restaura l'église Sainte-Geneviève et la châsse fut solennellement rapportée de Marisy. Ce fut un retour triomphal par Mareuil-sur-Ourcq, Lizy-sur-Ourcq Try-le-Bardou, Rosny.



129 Trente-cinq ans plus tard, le 25 septembre 885, les Normands tentent un dernier assaut pour envahir la France.

Rapidement, leur chef, Siegfried, à la tête de 700 bateaux, remonte la Seine et arrive devant Paris.

Cette fois, les Parisiens n'éloignent pas la châsse. Au contraire, avec celles de saint Germain et de saint Marcel, ils la placent au milieu d'eux, au cœur de la Cité.

Sans doute pensent-ils que, comme autrefois, Geneviève sera leur gardienne, leur sauvegarde ?

Ils ne se trompent pas !



130 Les assauts des Normands se multiplient ; ils sont repoussés jusqu'à sept fois.

Alors, l'ennemi renonce à l'attaque ; il espère vaincre les assiégés par le blocus, par la famine.

Bientôt, la peste fait son apparition ; la vaillante population parisienne va-t-elle être obligée de capituler ?

Le Comte de Paris, Eudes, qui dirige la défense, s'enfuit clandestinement jusqu'à Metz pour demander du secours à l'empereur Charles le Gros.

Ayant obtenu ce qu'il désirait, il rentre à Paris en traversant l'armée normande, l'épée à la main.

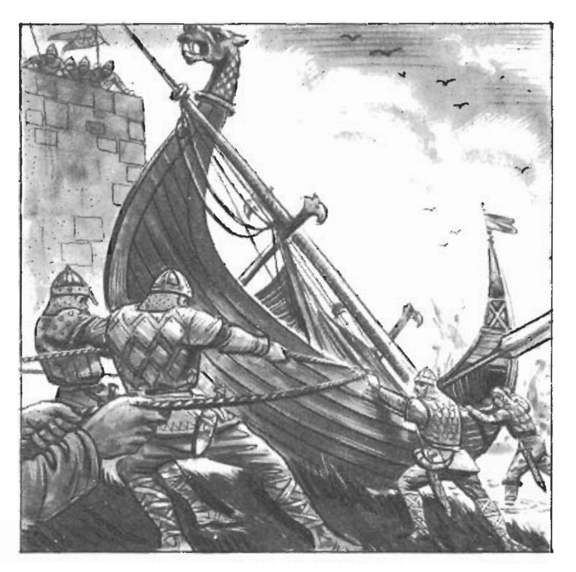


131 Le renfort de cavalerie envoyé par l'Empereur se fait battre et prendre avant même d'avoir atteint Paris.

La situation est-elle désespérée ?

Les Parisiens ne le pensent pas ; ils sont les descendants de ceux à qui Geneviève a inculqué le courage et la confiance.

Au mois d'août 886, les Normands — qui commencent à perdre patience — tentent un nouvel assaut ; ils trouvent une résistance qu'ils n'avaient pas prévue : c'est que la châsse de sainte Geneviève se trouve à la pointe Est de l'Ile, là où existe le danger. S'ils tentent d'attaquer en un autre point, on y transporte la châsse... et ils sont repoussés.



132 Enfin, au mois d'octobre, l'Empereur arrive avec toute une armée pour délivrer Paris ; non par les armes, mais en versant aux Normands 700 livres d'argent, et en leur donnant le libre passage sur la Seine pour aller piller la Bourgogne.

Fier, le peuple de Paris refuse cet arrangement honteux. Il ne veut pas que « son » fleuve soit utilisé à cette fin dans la traversée de la ville.

Et les Normands devront traîner leurs barques à terre pour contourner la ville et rejoindre la Seine en amont de la Cité.



133 Le calme se rétablit en 890 ; la châsse reprend sa place à l'église Sainte-Geneviève.

Au cours des siècles suivants, la dévotion des Parisiens envers leur sainte ne se ralentit pas.

En 1147, le Pape Eugène III, disciple de saint Bernard, de passage à Paris, célèbre sa messe à Sainte-Geneviève.

Il est obligé de constater un certain relâchement dans la Communauté de religieux qui a la garde de l'abbaye : moins de piété, d'austérité dans la règle primitive. Aussi demande-t-il à Suger, Abbé de Saint-Denis, de remplacer ces religieux.



134 Les Clercs réguliers de l'abbaye de Saint-Victor, située au pied de la Montagne Sainte-Geneviève, furent choisis par Suger.

Mais la tâche était délicate, car les anciens occupants n'acceptaient pas de gaîté de cœur de renoncer aux privilèges qu'ils s'étaient octroyés !

Saint Bernard lui-même dut s'en occuper : il écrivit par deux fois à Suger pour le conseiller et l'encourager.

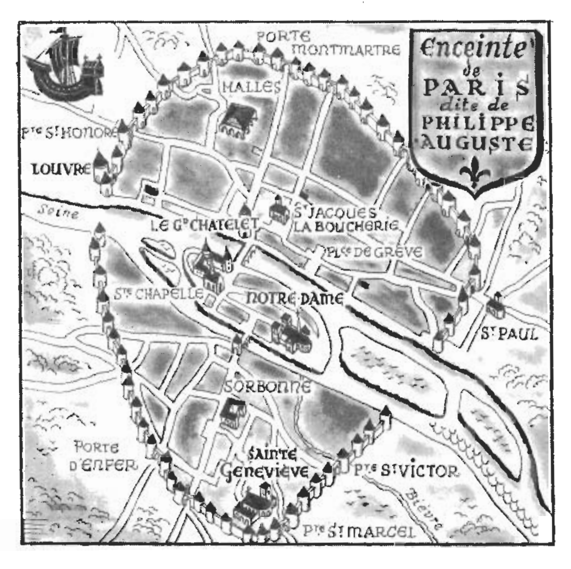
En 1176, Etienne de Tournai, Abbé de Sainte-Geneviève, restaura et embellit la basilique que les invasions des Normands avaient fortement endommagée. En même temps, il en développa le rayonnement spirituel.



135 Bientôt, l'abbaye prit une place importante dans l'Eglise de France.

Elle relevait directement du Pape, et les évêques de Paris ne prenaient possession de leur siège qu'après s'être présentés à la basilique et à son Père Abbé.

Le rayonnement intellectuel de l'abbaye devint considérable : il rivalisa avec celui de Notre-Dame. Elle eut des maîtres célèbres, tel Albert le Grand ; saint François-Xavier en 1530 et saint Ignace en 1533 furent reçus « maîtres ès arts » par le Chancelier de Sainte-Geneviève : ce fut la naissance du Quartier Latin, de l'Université de Paris.



136 A partir de 1211, la muraille dite « de Philippe-Auguste » engloba la Montagne Sainte-Geneviève. Bientôt le développement des écoles (en particulier de la Sorbonne) rend l'ancienne basilique trop exiguë.

On lui adjoint une autre église, Saint-Etienne-du-Mont, à laquelle on ne peut accéder que par l'ancienne basilique afin d'en bien montrer la dépendance.

En 1624, l'abbaye prendra la tête de la Congrégation de France, dont le rayonnement intellectuel et religieux sera bientôt considérable.

A travers ces événements, Geneviève veille toujours. Elle forge l'âme de son peuple, l'histoire de Paris.



137 Dans sa dévotion, le peuple de Paris consacre à « Madame sainte Geneviève » — comme on l'appelle alors avec affection et respect — un autre lieu de culte.

Il s'agit de la maison qu'elle habita longtemps, au cœur de la Cité, au bord de la Seine.

Dès le IX[e] siècle, cette maison devient une église où l'on vénère, en particulier, le lit où Geneviève prenait son repos.

Or, un jour, le fleuve en furie déborde, submergeant les rues et les maisons voisines. Quelle n'est pas la surprise de l'évêque et de plusieurs témoins en constatant que le lit de la sainte est épargné, bien qu'il soit placé très en dessous du niveau de l'eau !



138 Au X[e] siècle, une nouvelle église remplace la première : on l'appelle « Sainte-Geneviève-la-Petite » pour la distinguer de la grande basilique.

Mais bientôt, on l'appellera « Sainte-Geneviève-des-Ardents », à cause d'un grand miracle dont voici le récit :

En l'année 1129, un mal étrange ravagea Paris et la France. Ceux qui en étaient frappés ressentaient des brûlures intérieures intolérables et que rien ne pouvait soulager (d'où le nom donné à cette maladie : mal des ardents ou fièvre ardente) ; ils mouraient en grand nombre.



139 Selon l'usage, on portait les pauvres malades sous le porche de l'église Notre-Dame ; mais le fléau résistait à tous les soins et à toutes les prières.

On organisa des jeûnes, des prières publiques, qui n'obtinrent pas plus de succès.

Alors on se souvint que, de son vivant, « Madame sainte Geneviève » guérissait les malades sur son passage et on décida de transporter solennellement ses reliques de la basilique à Notre-Dame.

L'évêque, Etienne de Paris, et tous ceux qui n'étaient pas malades escortèrent la châsse qui descendit la Montagne Sainte-Geneviève, traversa la Seine et pénétra dans Notre-Dame.



140 Là, tous les malades qui purent la toucher furent instantanément guéris.

La joie enthousiaste du peuple fut telle que les Chanoines de Sainte-Geneviève ne purent qu'à grand-peine reconduire la châsse à la basilique : on voulait la conserver à Notre-Dame.

A partir de ce jour, l'épidémie fut en régression à Paris et dans la France entière.

L'année suivante, le Pape Innocent II, de passage à Paris, et logeant à l'abbaye Sainte-Geneviève, fut mis au courant du miracle. Il en perpétua le souvenir en établissant une fête le 26 novembre : cette fête est toujours célébrée dans le diocèse de Paris, sous le nom de « Sainte-Geneviève-des-Ardents ».



141 Ce grand miracle incita les Parisiens à recourir solennellement à leur protectrice ; et au cours des siècles suivants, les processions des reliques de sainte Geneviève eurent une place importante dans l'histoire de Paris.

En 1206, une période de grandes pluies provoqua de sérieuses inondations qui ravagèrent le pays et menacèrent la solidité des immeubles bordant le fleuve.

On porta la châsse en grande pompe de la basilique à Notre-Dame, et le beau temps fut rétabli.

Au XIII[e] siècle, par trois fois, on obtint ainsi la cessation des pluies dont la persistance était une catastrophe.



142 En 1239, Robert, Comte d'Artois, frère de Louis IX, fut guéri à la suite d'une procession.

Et lorsque en 1270, atteint de la peste, le Roi mourut près de Tunis, ce fut en invoquant les noms bénis de saint Jacques, de saint Denis de Paris, et de « Madame sainte Geneviève » !

Au XIV[e] siècle, il y eut cinq processions : l'une pour obtenir la guérison de Charles VI, une autre pour la délivrance de Calais, d'autres pour que cessent les guerres civiles, pour qu'il n'y ait plus d'hérésies, etc.



143 En 1427, la France se trouve dans une situation critique. Le dauphin, le futur Charles VII, est faible et peureux ; l'ennemi hérétique occupe une grande partie du territoire.

Des bandes de pillards, profitant de la division des Français, ravagent les campagnes. La misère du peuple est grande, la situation presque désespérée.

Les Parisiens savent qu'une fois encore Geneviève peut sauver Paris et la France ; ils organisent, le 2 juillet, une procession d'une exceptionnelle solennité.

Et Dieu eut pitié du Royaume de France : quelques mois plus tard, Jeanne d'Arc se lève pour « bouter les Anglais » !



144 Car c'est Dieu qui accomplit les miracles à la prière de Geneviève.

La Sainte Vierge elle-même, comme à Notre-Dame le jour du miracle des Ardents, semble s'effacer devant celle qui, dès sa naissance, fut chargée de veiller sur Paris et sur la France.

La grâce sollicitée n'est d'ailleurs pas toujours accordée. L'apparat et le faste extérieur des processions ne trompent pas la sainte protectrice ; elle reste sourde quand la rivalité, la vanité, la jalousie se mêlent à la prière publique qui doit être empreinte, avant tout, de charité, d'humilité, de pénitence !

De son éternité, elle voit plus loin « dans le temps » que ceux qui la prient.



145 Du XV[e] au XVIII[e] siècle, ces processions de sainte Geneviève prennent de plus en plus d'importance ; ce sont de véritables manifestations nationales qui n'ont rien de commun avec ce que nous connaissons de nos jours, des événements extraordinaires qui ne peuvent avoir lieu que dans des circonstances exceptionnelles.

Seuls, le Roi et le Parlement, ont le droit d'en prendre l'initiative : la demande en est portée d'abord à l'Archevêque de Paris, puis au Père Abbé de Sainte-Geneviève.

Quand tous ont donné leur accord, le Parlement prend un arrêté prescrivant la sortie de la châsse et la procession.



146 Une semaine environ avant la date fixée, des prières publiques et continues commencent à la basilique.

A tour de rôle, y prennent part l'Archevêque de Paris, le Chapitre, le clergé, les communautés religieuses, les paroisses de la ville.

Les « Génovéfains » (Chanoines de l'abbaye) jeûnent durant les trois derniers jours, et la veille de la procession est jour de jeûne pour tout le peuple chrétien.

Le soir, de 11 heures à minuit, les cloches de la basilique sonnent à toute volée ; une sonnerie de trompettes annonce à toute la ville que la châsse est descendue de son emplacement habituel.



147 Après la célébration de la grand-messe, où les fidèles communient en grand nombre, les Officiers de la ville s'avancent.

Ils prêtent solennellement serment de veiller sur la châsse et de la ramener, puis ils prennent la garde autour des précieuses reliques.

Vers sept ou huit heures du matin, arrivent les « officiels » : le Parlement, le Clergé des paroisses, les religieux, etc.

Enfin, portée depuis Notre-Dame, la châsse de saint Marcel fait son entrée, car l'usage et la tradition veulent que « jamais sainte Geneviève ne sorte si saint Marcel ne vient pas la chercher !»



148 Alors, la procession se met en route, non sans que le Prévôt des Marchands et quatre conseillers ne demeurent dans la basilique, en « otages », pour garantir le retour des précieuses reliques !

Les deux châsses s'avancent côte à côte, portées par la « Confrérie des porteurs de la châsse » (1) ; elles sont précédées des ordres religieux, du Clergé, et suivies des Cours, tous en costume d'apparat. On descendra la Montagne Sainte-Geneviève puis, par le Petit Pont, on gagnera la Cité et l'église Notre-Dame.

Sur le parcours, le sol est jonché de fleurs et de verdure, les fenêtres garnies de tentures.

(1) Fondée en 1525.



149 Les porteurs doivent s'arrêter fréquemment pour permettre à la foule qui ne pourra pénétrer à Notre-Dame de satisfaire sa dévotion : on veut approcher de la châsse de Geneviève, la toucher, pour demander grâces et guérisons.

Enfin, on pénètre à Notre-Dame où l'Archevêque de Paris chante la grand-messe.

Après la cérémonie, on reprend le chemin de l'abbaye, escorté jusqu'au Petit Pont par la châsse de saint Marcel qui, ensuite, regagnera Notre-Dame.

Parvenue à la basilique, celle de sainte Geneviève reprendra sa place sous son voile de satin vert broché d'or



150 Dès le XV[e] siècle, le 3 janvier, fête de sainte Geneviève, était devenu un jour de dévotion si populaire qu'en reconnaissance de toutes les grâces obtenues, le Parlement en fit une « fête d'obligation ».

En 1496, le grand savant Erasme obtint sa guérison au cours d'une procession : « Rien de plus digne, rien de plus salutaire pour moi que sainte Geneviève », s'écrie-t-il en racontant sa guérison de la fièvre quarte, non par les soins du médecin, « mais par la seule action de la très célèbre Geneviève. »



151 Au XVI[e] siècle, en une époque attristée par les malheureuses guerres de religion, il y eut jusqu'à quarante-quatre processions.

Celle de 1590 eut lieu durant la Ligue, alors qu'Henri IV assiégeait Paris. Comme Clovis son prédécesseur, il n'entrera dans sa capitale qu'après avoir embrassé la religion catholique.

Vigilante, Geneviève continue sa mission protectrice chaque fois que son bon peuple de Paris la prie avec ferveur.



152 En 1741, Louis XV accomplit au tombeau de sainte Geneviève un pèlerinage de reconnaissance pour avoir recouvré la santé.

Les Génovéfains en profitent pour lui exposer leurs projets : « La basilique a besoin de réparations fort coûteuses et ses dimensions ne suffisent plus à la piété des Parisiens. Ne vaudrait-il pas mieux une nouvelle église ? »

Le Roi donne l'autorisation, sans savoir que les Parisiens n'approuvent pas le projet : la nouvelle construction ne respecte plus l'emplacement primitif des tombeaux de Clovis et de Geneviève ; elle s'élèvera plus à l'ouest. Et rien dans son architecture ne rappellera le passé.



153 En 1764, Louis XV pose lui-même la première pierre de cet édifice qui revêtira la forme d'un temple grec. Il ne sera achevé qu'en 1791, en pleine Révolution, et ne sera pas alors ouvert au culte. Sous le nom de « Panthéon », on le destinera à recevoir les cendres des grands hommes de l'époque : Rousseau, Voltaire et les premiers révolutionnaires.

Cependant, pour le bon peuple de Paris, le culte de Geneviève demeure intimement lié aux premiers actes révolutionnaires. C'est ainsi qu'après la prise de la Bastille, différentes corporations (parmi lesquelles celle des Dames de la Halle) s'en furent chanter un **Te Deum** d'action de grâces, devant la châsse.



154 En 1790, le 3 janvier, fête de sainte Geneviève, Bailly, le Maire de Paris, et les représentants de la Commune assistèrent solennellement à la grand-messe à la basilique.

« Tout est saint et antique dans ce lieu consacré à la piété, écrit Bailly après la cérémonie. J'y conduis au contraire une Commune qui s'y montre pour la première fois, une municipalité naissante, mais qui ne dégénère pas du culte de ses ancêtres. Libre et franche, elle vient, selon un usage qu'elle respecte et veut conserver, offrir ses prières à la Patronne de Paris. »

Hélas ! ces bonnes et sincères dispositions ne durèrent pas.



155 Les jours sombres de 1792 arrivaient. La fête de Sainte-Geneviève-des-Ardents fut, cette année-là, spontanément et solennellement célébrée à Saint-Etienne-du-Mont, où la châsse se trouvait depuis quelques mois.

Dès la veille, l'église fut envahie par une foule nombreuse venue de Nanterre, de Saint-Denis et des environs. Une messe solennelle fut chantée, mais de nombreux fidèles ne purent pénétrer dans l'église. Les prières se succédèrent jour et nuit devant la châsse.

Il n'en fallut pas davantage pour exaspérer les ennemis de la religion, ceux qui avaient décidé d'arracher de l'âme du peuple toute croyance en Dieu.



156 Quelques mois plus tard, sans respect pour ces reliques qui, depuis plus de douze siècles, étaient liées à l'histoire de Paris, ils s'emparèrent de la précieuse châsse d'or. Elle fut fondue à la Monnaie, et les pierres de prix qui l'ornaient furent distribuées.

Quant aux ossements, on les porta place de Grève pour y être brûlés avec quantité d'objets servant au culte, le 3 décembre 1793. Les cendres furent jetées dans la Seine, comme autrefois celles de Jeanne d'Arc.

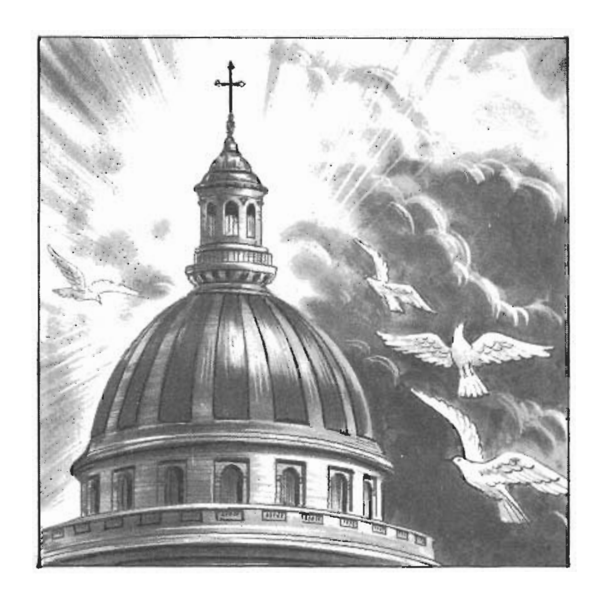
Durant plus de dix ans, tout culte public à sainte Geneviève fut interdit.



157 Une fois la fureur révolutionnaire passée, on put regrouper les reliques qu'autrefois les Génovéfains, bien inspirés, avaient offert à quelques églises.

On en confia la garde à l'église Saint-Etienne-du-Mont, car l'ancienne basilique venait d'être hélas ! inexorablement détruite. Epargnée par la Révolution, elle fut tout simplement sacrifiée au percement d'une nouvelle rue : la rue Clovis !

Aujourd'hui, il n'en subsiste plus qu'un seul vestige : l'ancien clocher, appelé « tour Clovis », qui domine les bâtiments du lycée Henri IV.

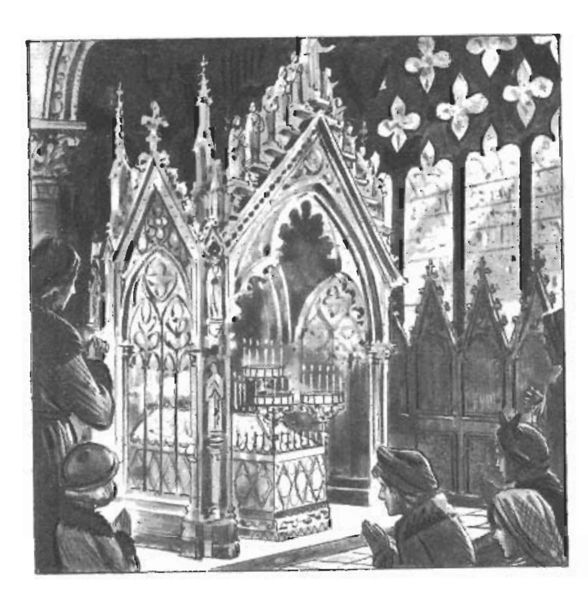


158 En 1803, sous les décombres de la basilique, on découvrit la première pierre tombale de sainte Geneviève, datant de l'époque mérovingienne.

On la déposa auprès des reliques à Saint-Etienne-du-Mont qui devint, dès lors, le nouveau sanctuaire dédié à sainte Geneviève.

Car le moderne Panthéon, bien que rendu au culte en 1806, puis de 1821 à 1830, et de 1852 à 1885, ne sut pas prendre le cœur des Parisiens.

Seule, la croix qui domine sa froide coupole et les belles fresques de Puvis de Chavannes dédiées à sainte Geneviève témoignent de sa destination primitive.



159 C'est dans la vieille église Saint-Etienne-du-Mont, tout près de la rue de la Montagne Sainte-Geneviève, que notre grande sainte continue à recevoir l'hommage de ses nombreux dévots.

Chaque année, la Neuvaine qui suit sa fête attire une foule nombreuse.

Comme autrefois, on vient implorer des grâces temporelles, des guérisons ; on veut toucher ses reliques, sa pierre tombale revêtue d'une châsse dorée ; on la prie avec ferveur.

Comme autrefois, c'est vers elle que l'on se tourne aux heures sombres du pays... et Geneviève continue sa mission vigilante.



160 Elle attend nos prières, car elle ne peut agir si nous ne le lui demandons.

Pendant la guerre de 1870, lors du siège de Paris, le Gouverneur de la ville en appela à la population pour demander que soient organisées des prières publiques à celle qui, tant de fois, sauva notre pays.

Hélas ! les autres membres du Gouvernement s'y opposèrent... Le lendemain, Paris fut bombardé.

Qui sait si Geneviève ne désirait pas ardemment cette prière qu'elle attendait pour intervenir ?



161 En août 1914, l'armée ennemie avance rapidement ; en quelques semaines, elle est aux portes de Paris qui s'affole. Le 7 septembre, on organise des prières publiques à Saint-Etienne-du-Mont ; la confiance des Parisiens est si grande que l'église ne peut contenir toute la foule massée sur la place.

Et c'est le miracle de la Marne.

Mais qui se souvient encore que l'élan de l'ennemi fut brisé devant le village Sainte-Geneviève sur le Grand Couronné de Nancy? Qui sait surtout que, devant une situation désespérée, les défenseurs adressèrent à sainte Geneviève une prière ardente, prière immédiatement suivie du recul de l'ennemi?



162 N'est-ce pas un miracle aussi que la libération de Paris en 1944?

Durant quatre longues années, les Français tremblèrent jours et nuits pour leur capitale qui sortit indemne de la tourmente.

Ne fallait-il pas une protection spéciale, pour que les monuments célèbres et les harmonieux ponts sur la Seine demeurent intacts au milieu des bombardements et de tous les bouleversements?

Comment douter que sainte Geneviève veillait?

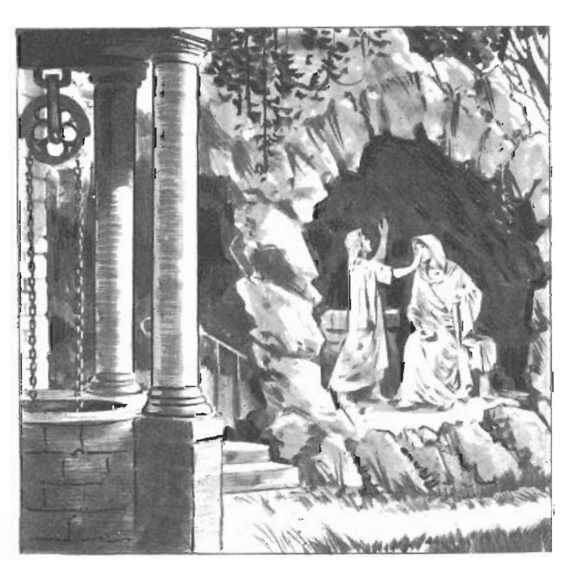
C'est peut-être la prière des « Geneviève de France » qui a été ainsi exaucée.



163 Nanterre est devenue une grande ville, préfecture et siège d'un nouveau diocèse constitué en 1966. La vieille église paroissiale, reconstruite, est aujourd'hui une magnifique cathédrale.

Son transept gauche y forme la « chapelle Sainte-Geneviève », ornée de charmantes fresques. On y voit une jolie statue de marbre, représentant notre sainte à l'âge de 12 ou 13 ans.

D'autres fresques et des statues rappellent le souvenir des grands saints et saintes de France, ainsi associés à la gloire de l'humble bergère, patronne du diocèse.



164 La cathédrale est également dédiée à saint Maurice, martyr en 286, qui était le patron de l'église du village, au temps où Geneviève venait y prier.

Non loin de là, on peut voir le puits dont l'eau guérit Géroncia et une chapelle souterraine où Geneviève aimait à se retirer. On y pénètre par une grotte (1).

On pense que la traditionnelle fête de la rosière de Nanterre (qui se célébrait en partie à l'église) est issue du culte voué à sainte Geneviève.

(1) Le monument représenté sur l'image a été remplacé par une fresque dans la cathédrale.



165 Le rayonnement de sainte Geneviève a largement dépassé Paris et Nanterre.

Son culte est particulièrement développé dans les régions qu'elle visita : Meaux, Reims, Troyes, ainsi que dans celles que protégèrent sa châsse au moment des invasions normandes.

Mais dans toutes les provinces de France, particulièrement en Bretagne, en Normandie, en Ile-de-France, en Picardie, en Champagne, en Auvergne, on lui a consacré des églises et des villages. La plus ancienne église est peut-être celle de Germigny-des-Prés (dans le Loiret) qui, dès le VIIIe siècle, allie le souvenir de saint Germain d'Auxerre à celui de Geneviève.



166 Son culte a même rapidement dépassé nos frontières : en 1152, Tournai a déjà une église dédiée à sainte Geneviève. Elles se sont multipliées en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Italie, voire en Amérique où, dès 1735, une ville nommée Sainte-Geneviève est fondée dans l'Etat du Missouri.

Elle est connue dans le monde entier.

Débarquant à Rio-de-Janeiro, n'est-il pas émouvant d'entendre l'un des policiers brésiliens, chargé de vérifier les passeports, vous dire dans un sourire : « Vous vous appelez Geneviève, mais c'est la Patronne de Paris ! »



167 Quoi d'étonnant à cette popularité?

Geneviève ne vieillit pas.

Elle est de tous les temps et de tous les pays.

Bien avant l'heure, elle a compris, elle a vécu le rôle social de la Femme chrétienne.

Dès le Ve siècle, elle incarne la figure de la femme consciente de ses responsabilités devant son Dieu, son pays, ses concitoyens.



168 Figure de proue, ainsi que l'a heureusement sculptée un artiste, elle est à l'avant du navire, tendue vers Dieu dans la vaillance et la joie de l'effort.

Elle semble entraîner dans son sillage tous ceux qui, comme elle, veulent avoir une vie utile.

« **Fluctuat nec mergitur...** » — « Toujours ballotté, jamais submergé... » C'est la devise de ce Paris qu'elle protège.

Elle nous invite à la suivre.

Aurons-nous le courage de lui répondre « oui »?

TABLE DES MATIÈRES